

1976

La grammaire générale et la linguistique générale : étude sur le rationalisme et l'empirisme dans les théories linguistiques des dix-septième et dix- huitième siècles

Jacqueline McDonald

Follow this and additional works at: <http://scholarship.richmond.edu/masters-theses>



Part of the [French Linguistics Commons](#)

Recommended Citation

McDonald, Jacqueline, "La grammaire générale et la linguistique générale : étude sur le rationalisme et l'empirisme dans les théories linguistiques des dix-septième et dix-huitième siècles" (1976). *Master's Theses*. Paper 917.

This Thesis is brought to you for free and open access by the Student Research at UR Scholarship Repository. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of UR Scholarship Repository. For more information, please contact scholarshiprepository@richmond.edu.

LA GRAMMAIRE GENERALE ET LA LINGUISTIQUE GENERALE:
ETUDE SUR LE RATIONALISME ET L'EMPIRISME DANS LES THEORIES
LINGUISTIQUES DES DIX-SEPTIEME ET DIX-HUITIEME SIECLES

BY

JACQUELINE MCDONALD

SUBMITTED TO THE GRADUATE FACULTE
OF THE UNIVERSITY OF RICHMOND
IN CANDIDACY
FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS
IN FRENCH

MAY 1976

APPROVAL SHEET

Department Chairperson:

Joel Maulperone

Thesis Director:

Marsha Reiser

Reader:

Robert M. Ferry

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
CHAPITRE I	
LE RATIONALISME	7
La Grammaire generale et raisonnee	7
L'EMPIRISME	17
Newton ou l'éveil scientifique	17
Locke: A la naissance, l'esprit est une table rase.....	19
CHAPITRE II	
CONDILLAC	27
De l'origine de la connaissance	27
CHAPITRE III	
HERDER	48
De la preuve de l'origine animale du langage	48
Influence de l' <u>Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines</u> sur le <u>Über den Ursprung der Sprache</u>	64
CONCLUSION	73
BIBLIOGRAPHIE.....	82

INTRODUCTION

Le but de la présente étude est d'examiner la nature du problème de l'origine des langues, tel qu'il se présentait au dix-huitième siècle. Une attention particulière est accordée, d'une part, à la Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, et de l'autre, aux théories empiriques, ceci afin de distinguer les facteurs qui contribuèrent à l'élaboration d'une nouvelle philosophie linguistique.

Les raisons pour avoir entrepris cette étude sont les suivantes: d'abord, il est intéressant de voir comment l'éveil scientifique avait affecté la pensée intellectuelle pendant la période formative du Siècle des Lumières. Une autre raison a été d'obtenir une meilleure compréhension du concept d'universalité de la Grammaire. En effet, puisque les théories linguistiques du dix-huitième siècle devait remettre en cause les données du dit ouvrage, il devenait indispensable d'en bien entendre les principaux aspects. Enfin, et surtout, il y a le désir de réhabiliter l'auteur de l'Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines en sa propre position d'initiateur du problème de l'origine des langues, alors que, de nos jours, le monde linguistique tend à en ignorer l'importance, sinon l'existence de son auteur.

Dans les pages qui suivent, le sujet est divisé en trois parties et la conclusion. Un tracé circulaire passe en trois points distincts: le rationalisme, l'empirisme, et le retour au rationalisme dans la pensée structuraliste du vingtième siècle.

Le "Chapitre I" présente deux divisions principales: le Rationalisme, et l'Empirisme. Dans la première de ces divisions, Descartes et la Grammaire de Port-Royal sont introduits en tant qu'éléments de base sur lesquels va reposer l'étude. Une clarification du concept de la linguistique cartésienne y est effectuée. Dans la seconde division, Newton et Locke servent de pierre de touche à l'introduction de l'Essai de Condillac, lequel fait l'objet de la deuxième partie.

Le "Chapitre II" qui est le point central de l'étude, marque comment, s'appuyant sur la thèse de Locke, Condillac a repris le processus de rationalisation de la Grammaire pour le mettre dans un contexte empirique. Deux aspects importants sont traités dans ce chapitre: la comparaison de l'Essay Concerning Human Understanding et l'Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines, (pour cette opération, l'ouvrage de Georges Le Roy, La Psychologie de Condillac, a été particulièrement apprécié); et le problème de l'origine du langage lui-même.

Le "Chapitre III" tient lieu d'introduction au Über den Ursprung der Sprache du philosophe allemand Herder qui lui aussi s'était emparé du problème de l'origine des langues. Une critique de l'ouvrage révèle que la thèse d'Herder, loin d'être originale comme le laisse à penser la critique linguistique moderne, n'est en fait que la reprise des idées de Condillac, bien que Herder s'empresse d'ailleurs de rejeter l'ouvrage de celui-ci qu'il trouve par trop incohérent. A ce point, l'article d'Hans Aarsleff, "The Tradition of Condillac: The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin

Academy before Herder," a servi de point d'appui pour mettre en relief les points majeurs de la comparaison Condillac-Herder.

Enfin, la "Conclusion" a pour fonction de montrer comment les découvertes biologiques dans le champ de la génétique, ainsi que les recherches linguistiques opèrent, de nos jours, un retour au rationalisme. Si le problème de l'origine du langage était au centre de l'enquête philosophique au dix-huitième siècle, il l'est encore au vingtième, mais dans un cadre nouveau. celui du rationalisme appuyé sur des données scientifiques

Le progrès est dans le recommencement, et le vingtième siècle est celui de la reconnaissance. Il semble que l'étroite symbiose de la science et de la philosophie fusionne et donne lieu a une affirmation neuve, et cependant éternelle, de l'univers cartésien.

CHAPITRE I

LE RATIONALISME

La Grammaire generale et raisonnee

A la fin du dix-septième siècle, les problèmes du langage--philosophie empirique, mécanisme de la pensée, problèmes de l'épistémologie--étaient dûment inscrits à l'ordre du jour. Ces problèmes marquaient le schisme entre la pensée de Descartes et celle de Locke, c'est-à-dire, le rationalisme versus l'empirisme.

L'on a pour habitude de donner pour point de départ au rationalisme l'année 1637, qui marque la naissance du Discours de la Méthode. Or, Roland Donze précise dans son analyse de la Grammaire generale et raisonnée de Port-Royal qu'il existait, bien avant la parution de la Méthode, "un fort courant rationaliste qui donna une orientation plus philosophique à la grammaire humaniste."¹ Il cite, entre autres, Scaliger (De causis linguae latinae libri tres, 1540); Sanctius (Minerva, 1587);² Scopius (Grammatica philosophica, 1628); Vossius (De arte grammatica libri VII, 1635); Tommaso Campanella (Philosophiae rationalis pars prima continens Grammaticalium libros tres, 1638) et

¹Roland Donze, La Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, 2nd ed., rev., (1967; rpt. Berne: Francke, 1971), p. 25.

²C'est de l'ouvrage de Sanctius, Minerva, que Lancelot tient la thèse des maximes générales. Voir Donzé, p. 191, note 23, se rapportant à la page 36.

Benedetto Buommattei (Della lingua toscana, 1643).³

C'est ce nouvel élan, de sources plus ou moins scolastiques, vers les études grammaticales, qui devait laisser son empreinte sur Port-Royal.

Il est d'usage aussi dans les études linguistiques modernes de faire référence, en parlant de la langue du dix-septième siècle, à la linguistique cartésienne. Or, si l'on veut pénétrer l'entendement de cette étiquette dont la signification peut paraître arbitraire--Descartes n'ayant que peu traité la question du langage--⁴ il est nécessaire d'en définir le sens: est entendu par linguistique cartésienne les principes de l'esprit cartésien étendus à l'étude de la langue, et contenus dans la Grammaire générale et raisonnée (1660) d'Arnauld et de Lancelot.

C'est par la méthode démonstrative, c'est-à-dire, la synthèse, qu'Arnauld applique l'analyse cartésienne à la Grammaire, "partant des vérités 'les plus générales et les plus simples, pour passer aux moins générales et plus composées', allant ainsi de ce qui est clair et évident à ce qu'il faut démontrer."⁵

³Ibid., p. 25.

⁴Descartes n'a abordé le problème du langage que très superficiellement. Dans la 5e partie du Discours de la Méthode il marque l'absence du langage chez les animaux et affirme que si l'homme est doué de l'usage des signes, c'est qu'il possède la raison.

La lettre du 20 novembre 1629 à Mersenne offre des indications sur ses conceptions du langage: l'irrégularité des idiomes viendrait de la corruption de l'usage--ce qui implique qu'à l'origine il aurait existé une forme plus parfaite.

Voir: Descartes, Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade

Les principes de la méthode démonstrative se caractérisent

ainsi:

"Tous les philosophes," déclare l'éminent grammairien, "enseignent qu'il y a trois opérations de notre esprit: CONCEVOIR, JUGER, RAISONNER."

CONCEVOIR, n'est autre chose qu'un simple regard de notre esprit sur les choses, soit d'une manière intellectuelle ... soit avec des images corporelles....

JUGER, c'est affirmer qu'une chose que nous concevons est telle, ou n'est pas telle: comme lorsqu'ayant conçu ce que c'est que la terre, et ce que c'est que rondeur, j'affirme de la terre, qu'elle est ronde.

RAISONNER, est se servir de deux jugements pour en faire un troisième: comme lorsqu'ayant jugé que toute vertu est louable, et que la patience est une vertu, j'en conclus que la patience est louable.

D'où l'on voit que la troisième opération de l'esprit n'est qu'une extension de la seconde; et ainsi il suffira, pour notre projet, de considérer les deux premières, ou ce qui enferme de la première dans la seconde; car les hommes ne parlent guère pour exprimer ce qu'ils conçoivent, mais c'est presque toujours pour exprimer les jugements qu'ils font des choses qu'ils conçoivent.

Le jugement que nous faisons des choses, comme quand je dis la terre est ronde, s'appelle Proposition; et ainsi toute proposition enferme nécessairement deux termes: l'un appelé sujet, qui est ce dont on affirme, comme terre; et l'autre appelé attribut, qui est ce qu'on affirme, comme ronde; et de plus la liaison entre ces deux termes, est.

Or, il est aisé de voir que les deux termes appartiennent proprement à la première opération de l'esprit, parce que c'est ce que nous concevons, et ce qui est l'objet de notre pensée; et que la liaison appartient à la seconde, qu'on peut dire être proprement l'action de notre esprit, et la manière dont nous pensons.

Et ainsi la plus grande distinction de ce qui se passe dans notre esprit, est de dire qu'on y peut considérer

(Paris: Gallimard, 1953).

5Donzé, p. 27.

l'objet de notre pensée, et la forme ou la manière de notre pensée, dont la principale est le jugement: mais on y doit encore rapporter les conjonctions, disjonctions, et autres semblables opérations de notre esprit, et tous les autres mouvements de notre âme, comme les désirs, le commandement, l'interrogation, etc.

Il s'en suit de là, que les hommes ayant eu besoin de signes pour marquer tout ce qui se passe dans leur esprit, il faut aussi que la plus générale distinction des mots soit que les uns signifient les objets des pensées, et les autres la forme et la manière de nos pensées, quoique souvent ils ne la signifient pas seule, mais avec l'objet....

Les mots de la première sorte sont ceux que l'on a appelés, noms, articles, pronoms, participes, prépositions et adverbés; ceux de la seconde, sont les verbes, les conjonctions et les interjections; qui sont tous tirés, par une suite nécessaire, de la manière naturelle en laquelle nous nous exprimons nos pensées....⁶

La méthode démonstrative est illustrée dans la Grammaire au chapitre XIII de la Seconde Partie, consacré au verbe.

Les différentes définitions du verbe, qu'Arnauld et Lancelot trouvent toutes fausses, y sont examinées; ils en arrivent à ne retenir que la définition essentielle du verbe, écartant celles, accidentelles, pour ne retenir que la suivante: le verbe est "un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation."⁷

L'application de la synthèse--CONCEVOIR, JUGER, RAISONNER--s'effectue en trois étapes:

1. Partant de la prémisse que le verbe traduit l'action de juger, ce verbe est défini comme étant un signe dont la principale fonction est d'exprimer l'affirmation.

⁶A. Bailly, Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal (Genève: Slatkine Reprints, 1968), pp. 46-48.

⁷Ibid., p. 109.

2. Cette définition simple est mise en opposition à l'usage complexe du verbe dans différents idiomes.
3. La première définition est confirmée, ayant rejeté la complexité des divers usages, mais en retenant, par souci complémentaire, ce qui, des différentes définitions, peut être utile logiquement à la démonstration.⁸

Cette troisième donnée se trouve résumée de façon plus explicite dans la définition suivante du verbe: "... un mot qui marque l'affirmation de quelque attribut, avec désignation de la personne, du nombre et du temps...."⁹

Quant à la définition de la Grammaire générale, le grammairien Du Marsais offre la suivante: "La Grammaire générale est ... la science raisonnée des principes d'une vérité immuable et d'un usage universel ... de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues."¹⁰

Il remarque de plus que la Grammaire générale s'oppose aux Grammaires particulières qui "... n'ont qu'une vérité hypothétique et dépendante des conventions libres et muables, et ne sont d'usage que chez les peuples qui en ont librement adopté les principes, sans perdre le droit de les changer ou de les abandonner, quand il plaira à l'usage de les modifier ou de les proscrire...."¹¹

Selon Donzé, cependant, la thèse des principes généraux n'apparaît qu'exceptionnellement dans la Grammaire. Un dévelop-

⁸Donzé, p. 33. ⁹Bailly, p. 114.

¹⁰Ibid., notice vi-vii. ¹¹Ibid.

pement soutenu en est donné dans le chapitre "De la syntaxe ... " (Part. II, Chap. XXIX) qui traite, entre autres, de cinq maximes jugées communes à tous les idiomes.

Ces maximes sont ici divisées en deux groupes par souci de clarté.¹²

1. Syntaxe convenante (quand les mots doivent convenir ensemble):
 - a. pas de nominatif sans verbe;
 - b. ni de verbe sans nominatif;
 - c. ni d'adjectif sans substantif;
2. Syntaxe de régime:
 - a. le génétif est toujours gouverné, non par un verbe, mais par un nom;
 - b. le choix du régime après les verbes est souvent dicté par le caprice de l'usage (juvare aliquem et optitulari alicui) plutôt que par le rapport spécifique impliqué par le cas.

La syntaxe convenante s'appuie sur deux procédés fondamentaux de la pensée:

1. L'automatisation de tout énoncé (union du sujet et du verbe), c'est-à-dire, analyse de "ce qu'on affirme et ce dont on affirme."
2. La distinction et l'accord (liaison) nécessaires de la "substance et de l'accident." C'est-à-dire, l'accord en genre et en nombre du substantif et de l'adjectif.

¹²Donzé, pp. 36-37.

La syntaxe de régime illustre les différents modes d'expressions dans les idiomes particuliers. Ces différences ne pouvant être soumises à l'examen logique (voir 2. b. ci-dessus), il en ressort que les deux maximes se rattachant à la syntaxe de régime ne sont universelles que dans la mesure où elles concluent que "les langues représentent nécessairement des particularités qui mettent en échec sur un point précis l'hypothèse d'une correspondance naturelle entre la pensée et son expression verbale."¹³

Or, les règles de l'expression verbale avaient été établies en 1647 par Claude Vaugelas dans les Remarques sur la langue françoise, ouvrage d'études empiriques sur le style, la grammaire, le vocabulaire. Les observations qui s'en dégageaient avaient donné naissance à une norme à laquelle le bon usage de la langue était contraint. Cet usage, résultat d'un processus évolutif de l'idiome, s'opposait à la grammaire raisonnée, ensemble de règles abstraites auxquelles bien souvent l'usage faisait infraction.

Arnauld et Lancelot, convaincus au contraire qu'il existait un parallèle entre la structure de la pensée et celle du langage, entendaient maintenir l'équilibre entre la raison et l'usage. "D'où une volonté d'éclairer la coutume, de pénétrer jusqu'aux principes qui font la régularité de l'expression, et de rendre, quand c'est possible, un compte raisonné de ce qui s'en écarte."¹⁴

En regard des innovations de la Grammaire générale en France, Donzé entend préciser plus avant le rôle exact de Lancelot et d'Arnauld:

¹³Ibid., p. 37.

¹⁴Ibid., p. 38.

Dans aucun cas ... c'est-à-dire, dans la comparaison des éléments syntaxiques du Grec, du Latin, de l'Hebreu et des langues orientales¹⁵ Arnauld ni Lancelot ne tentent la réduction à quelque principe général. Aussi ce qu'ils ont fait en matière de grammaire générale me paraît-il être assez différent de ce qu'on leur attribue d'ordinaire; on leur rendrait justice, me semble-t-il, en disant qu'ils se sont attachés, par une comparaison des langues anciennes et modernes enseignées dans leurs écoles, à montrer non seulement à quel degré de généralité peuvent atteindre certains procédés généraux de l'expression, supposés conformes aux opérations de la pensée, mais encore à quels obstacles naturels ces mêmes procédés se heurtent dans la pratique et ce qu'il en résulte relativement aux particularités de l'usage.¹⁶

Si la Grammaire fut acclamée pour son innovation dans les sciences, et traduite dans toutes les langues européennes,¹⁷ Donzé précise que, en matière d'originalité, le mérite d'Arnauld et de Lancelot réside dans leur analyse sur la nature et le mécanisme de la signification du mot, recherche qui, à l'heure actuelle, fait l'objet d'études approfondies en ce qui concerne la métaphysique du langage.¹⁸

Poussée plus avant dans la Logique, oeuvre de collaboration d'Arnauld et de Nicole, complémentaire à la Grammaire et presque contemporaine (1662), la définition du signe est la suivante:

Quand on considère un objet en lui-même & dans son propre être, sans porter la vue de l'esprit à ce qu'il peut représenter, l'idée qu'on en a est une idée de chose, comme l'idée de la terre, du soleil. Mais quand on ne regarde un certain objet que comme en représentant un autre, l'idée qu'on en a est une idée de signe, & ce premier objet s'appelle signe. C'est ainsi qu'on regarde d'ordinaire les cartes & les tableaux. Ainsi le signe enferme deux idées: l'une de la chose qui représente; l'autre, de la chose représentée; & sa nature consiste à exciter la seconde par la première.¹⁹

¹⁵L'apport entre crochets est le mien. ¹⁶Donzé, p. 37.

¹⁷Bailly, notice viii. ¹⁸Donzé, p. 48

En opposition au sensualisme qui met dans les sens la source de nos idées, Arnauld fait sur le mécanisme du mot parlé une remarque capitale: " ... l'idée de la chose excite l'idée du son, & l'idée du son celle de la chose...." Cette remarque, qui en surface implique une valeur de réciprocité, revêt cependant une valeur causale dans le processus d'atomisation du mécanisme verbal. En bref, l'idée abstraite précède le signe verbal. Arnauld précise:

Que si l'on objecte qu'en même temps que nous avons l'idée des choses spirituelles comme de la pensée, nous ne laissons pas de former quelque image corporelle, au moins du son qui la signifie, on ne dira rien de contraire à ce que nous avons prouvé. Car cette image du son de la pensée que nous nous imaginons, n'est point l'image de la pensée même, mais seulement du son; & elle ne peut servir à nous la faire concevoir qu'en tant que l'âme s'étant accoutumée, quand elle conçoit ce son, de concevoir aussi la pensée, se forme en même temps une idée toute spirituelle de la pensée, qui n'a aucun rapport avec celle du son, mais qui y est liée par l'accoutumance.²⁰

Le lien qui unit la pensée et le son est un lien arbitraire sans connexion naturelle avec la chose signifiée. Ce n'est donc pas un maillon de la chaîne évolutive du langage et des idées, comme on le verra chez Condillac, mais une opération entre deux phénomènes totalement indépendants l'un de l'autre. Dans l'élaboration de ce lien, il est utile de remarquer que c'est la pensée qui précède le son. Elle existe donc à l'état abstrait, selon la Grammaire. Pour en découvrir l'essence, il est nécessaire de procéder à une analyse du son, ou du signe, phénomène étrangé à la pensée, mais qui, par accoutumance autant que par nécessité, est lié à elle.

¹⁹Ibid., p. 50. Citation tirée de la Logique, I, Chap. IV, p. 139: chapitre ajouté en 1683.

²⁰Ibid., p. 52. Id., I, Chap. I, p. 133: passage ajouté en 1674.

Si l'on applique à la Grammaire générale et raisonnée le sous-titre de linguistique cartésienne, il ne faut pas moins entendre par là une synthèse de la doctrine du bon usage, dont les Remarques, de Vaugelas, ont joué au dix-septième siècle un rôle important dans la langue (parlée et écrite), et du rationalisme cartésien dont le contenu de la Grammaire se trouve profondément pénétré.

Conscients du rôle de l'esprit dans la formation et dans le développement du langage, les grammairiens de Port-Royal eurent pour mérite de donner à l'usage une direction philosophique dont les données restent d'une étonnante actualité.

L'EMPIRISME

Au début du dix-huitième siècle l'esprit français subit l'influence d'une double racine empirique: Newton et Locke.

Or, qu'est-ce que l'empirisme? Dans son ouvrage History of Economic Analysis, l'économiste Schumpeter formule lumineusement la doctrine qui allait devenir la base de la science et de la pensée modernes:

By Philosophical Empiricism is meant the doctrine, adumbrated by the Greeks (Aristotle, Epicurians, Stoics) but developed mainly by the English thinkers of the seventeenth and eighteenth centuries (especially by Hobbes, Locke, and Hume) that (a) all knowledge of the individual is derived through experience during his own life; (b) that this experience may be equated to the sense impressions to which his mind is exposed; (c) that prior to this experience his mind is not only a complete blank but even without 'conative' activity of its own and also without innate ideas in the sense of categories by which the sense impressions are marshalled--so that it would perhaps be logical to say that, as such, 'mind' does not exist at all; (d) that the impressions are the ultimate elements into which all mental phenomena may be resolved, not only remembrance, attention, reasoning--including the construction of causal sequences--but also the affective ones, the 'passions': all these are but agglomerations of elemental impressions and produced by their random 'associations.'²¹

Newton ou l'éveil scientifique

Dans son étude Hume, Newton and the Design Argument, Hurlbutt déclare que " ... the scholastic notion of science, conceived in terms of categories such as substances and final causes, was rapidly being replaced by the modern conceptions of time, space, and force ... "²² conceptions qui, chez Newton,

²¹Joseph A. Schumpeter, History of Economic Analysis

se trouvaient relativement unifiées en un système incorporant tous les corps en mouvement dans le système solaire, chaque particule de la matière étant soumise aux lois mécaniques et mathématiques d'un grand tout universel.

La première édition des Philosophiæ naturalis principia mathematica fut sévèrement accueillie pour des raisons théologiques. Leibniz appela les Principia "a Godless book," tandis que Berkley accusa Newton d'avoir des notions athées quant à sa conception de l'espace et du temps absolus.²³

En réponse à ces accusations--justifiées si l'on considère que les Principia ne font aucune référence à la théologie--Newton ajouta au Livre III du dit ouvrage dans la seconde édition de 1713, le fameux "General Scholium" où il expose ses idées théologiques. Dieu y est représenté comme le grand architecte de la machine universelle. Partant du principe que la cause première ne peut faire l'objet d'une explication scientifique, Newton présenta sa défense dans les termes suivants:

Whereas the main business of natural philosophy is to argue from the phaenomena without feigning hypotheses, and to deduce causes from effects, till we come to the first cause which certainly is not mechanical ... does it not appear from phaenomena, that there is a Being incorporeal sic, living, intelligent, omnipresent, in infinite space.... And though every true step made in this philosophy brings us not immediately to the knowledge of the First cause, yet it brings us nearer to it, and on that account is to be highly valued.²⁴

(New York: Oxford University Press, 1968), pp. 120-21.

²²Robert H. Hurlbutt III, Hume, Newton and the Design Argument (Lincoln: University of Nebraska Press, 1965), p. 4.

²³Ibid.. p. 5 ²⁴Ibid., p. 9.

A travers son oeuvre entière, Newton ne cessa jamais d'imposer le principe que toute pensée scientifique est le résultat, par induction, d'observations causales dans la nature, aboutissant à des lois générales qui doivent être vérifiées par l'expérience.²⁵

Avec Newton se levait l'ère de la philosophie naturelle dont la doctrine empiriste allait bouleverser le courant philosophique du dix-huitième siècle, et favoriser ainsi l'essor de l'Age des Lumières. Les principes innés du rationalisme cartésien allaient être, eux aussi, soumis à l'examen de l'observation scientifique avec, pour conclusion, que tout principe est appris et non inné.²⁶

Locke: A la naissance, l'esprit est une table rase

Venu également d'Angleterre, un autre penseur empirique allait laisser sa marque indélébile sur l'esprit européen à l'aube du dix-huitième siècle.

En 1670, John Locke enrichissait la pensée philosophique d'un ouvrage qui devait marquer une date capitale dans l'histoire de la philosophie moderne. Sorti en 1690 des presses londoniennes, l'Essay Concerning Human Understanding infligeait au rationalisme un choc violent dont les secousses se feront encore profondément sentir au vingtième siècle.

²⁵Ibid., p. 81.

²⁶Au XVIII^e siècle, la philosophie matérialiste de La Mettrie a rejeté toutes conceptions métaphysiques et leurs conséquences idéalistes en morale, pour ne se rattacher qu'à des vérités d'évidence qui allaient devenir les bases de la morale d'Holbach, d'Helvetius, et des encyclopédistes. Voir le volume de Marcelle Tisserand, La Mettrie. Textes Choisis (Paris: Editions Sociales, 1954), pp. 32-33.

Il est intéressant de noter à ce point que ce sont précisément les écrits de Descartes qui contribuèrent le plus à l'éveil intellectuel de Locke. Une amie de ce dernier, Lady Masham, rapporte que

The first books ... which gave him a relish of philosophical things were those of Descartes. He was rejoiced in reading these, because, though he very often differed in opinion from this writer, yet he found that what he said was very intelligible; from whence he was encouraged to think that his not having understood others had possibly not proceeded from a defect in his understanding.²⁷

Il est permis de penser que l'attrait de Descartes sur Locke trouvait sa source dans la clarté et dans la précision analytique de la dialectique cartésienne.

La théorie de Locke reposait sur deux piliers: la SENSATION et la REFLEXION. Partant de la supposition qu'à la naissance, le cerveau est comme "a white paper, void of all characters, without any ideas,"²⁸ le seul criterium possible pour le développement de la connaissance est l'EXPERIENCE.

C'était là se placer à l'antipode du rationalisme cartésien. Dans la Méditation Quatrième "Du vrai et du faux" Descartes loue le caractère autonome de l'esprit:

Je me suis tellement accoutumé ces jours passés à détacher mon esprit des sens, et j'ai si exactement remarqué qu'il y a fort peu de choses que l'on connaisse avec certitude touchant les choses corporelles, qu'il y en a beaucoup plus qui nous sont connues touchant l'esprit humain ... que maintenant je détournerai ... ma pensée de la considération des choses sensibles ou imaginables, pour la porter à celles qui, étant dégagées de toute matière, sont purement intelligibles....

.....
Et certes, l'idée que j'ai de l'esprit humain, en tant qu'il est une chose qui pense, et non étendue en longueur, largeur et profondeur, et qui ne participe à rien de ce qui appartient au corps, est incomparablement plus distincte que l'idée d'aucune chose corporelle.²⁹

²⁷ John Locke, An Essay Concerning Human Understanding, ed.

L'Essay connut bientôt une popularité sans précédent.

Dans son admiration pour le philosophe anglais, Voltaire déclarait quelque temps plus tard, marquant la différence entre Descartes et Locke: "Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage est venu qui en fait modestement l'histoire."³⁰

Dans le développement de l'histoire de l'âme, tel que le concevait Locke, l'existence individuelle de l'esprit, et de fait, de toute connaissance à priori, étaient réfutées. Locke appliquait comme suit l'empirisme de sa pensée:

Since there appear not to be any ideas in the mind before the senses have conveyed any in, I conceive that ideas in the understanding are coeval with sensation; which is such an impression or motion made in some part of the body, as produces some perception in the understanding.³¹

Tout, dans la matière, étant soumis à la loi de la causalité, le corps et l'esprit devaient naturellement être tributaires l'un de l'autre:

The first capacity of human intellect is--that the mind is fitted to receive the impressions made on it; either through the senses by outward objects, or by its own operations when it reflects on them. This is the first step a man makes towards the discovery of anything, and the groundwork whereon to build all those notions which ever he shall have naturally in this world. All those sublime thoughts which tower above the clouds, and reach as high as heaven itself, take their rise and footing here: in all that great extent wherein the mind wanders, in those remote speculations it may seem to be elevated with, it stirs not one jot beyond those ideas which sense or reflexion have offered for its contemplation.³²

Alexander C. Fraser, 2nd. ed. (1959; rpt. New York: Dover Publication, no date), I, xx.

²⁸Ibid., Chap. I, Par. 2, p. 121 ²⁹Descartes, p. 301.

³⁰Voltaire, Lettres Philosophiques, Lettre XIII "Sur M. Locke"

³¹Locke, p. 141. Pour l'apport entre crochets voir les notes 1 et 2 de Fraser où il définit la sensation chez Locke.

Conscient des limites de l'entendement humain, le seul critère selon Locke pour la découverte de la connaissance était d'analyser la réflexion effectuée sur la sensation reçue des objets extérieurs. En d'autres termes, la connaissance devait partir de l'expérience dans sa plus simple expression, pour devenir l'aboutissement d'une suite de sensations réfléchies.

En comparaison avec Locke, Descartes reconnaissait que les idées émanent de trois sources: " ... de ces idées les unes me semblent être nées avec moi, les autres être étrangères et venir de dehors, et les autres faites et inventées par moi-même...."³³ Une division triple s'observait donc: (a) idées abstraites, (b) celles transmises par la sensation, (c) autres, purs produits de l'imagination. Mais comment s'effectuait cette division? Descartes avait reconnu, lui aussi, que les impressions faites sur le corps par les objets extérieurs sont retransmises intérieurement jusqu'à la mémoire ou l'imagination. Descartes définissait ainsi ces deux dernières: " ... cette imagination est une véritable partie du corps, et d'une grandeur telle, que ses diverses parties peuvent se couvrir de plusieurs figures distinctes les unes des autres et qu'habituellement elles gardent longtemps ces figures: c'est alors ce qu'on appelle mémoire.... "³⁴ A ce stade, il s'opérait dans le cerveau un divorce entre les facultés corporelles et celles, intellectuelles:

Sont purement spirituelles les choses que l'entendement connaît par une lumière innée et sans le secours d'aucune image corporelle: car il existe, cela est certain, des choses de ce genre; on ne peut imaginer aucune idée cor-

³²Ibid., p. 142.

³³Ibid., "Méditation Troisième", p. 287.

³⁴Ibid., p. 78.

poralle qui nous présente ce qu'est la connaissance, le doute, l'ignorance, l'action de la volonté qu'on peut appeler volition, et d'autres choses semblables, et cependant nous connaissons toutes ces choses reellement et si facilement qu'il nous suffit pour cela d'être doués de raison.³⁵

Cette séparation était causée par l'imagination qui, agissant sur les nerfs du cerveau, mettait en motion des mouvements--ou des idées--différents de ceux que l'imagination (corporelle) avait recus mais qui, cependant, en étaient la suite. A ce point, le travail de l'esprit devenait intellectuel, c'est-à-dire, indépendant du corps, et l'entendement avait lieu.

Or, le concept des innées s'aurait être justement au centre de l'argument de Locke contre les rationalistes. Pour ceux-ci, les idées innées demeuraient à l'état latent jusqu'à ce que l'expérience éveillât la conscience de l'individu. Cette proposition semblait erronée à Locke qui lui insistait que le cerveau ne pouvait pas ne pas être conscient d'une impression reçue:

... it seems to me near a contradiction to say that there are truths imprinted on the soul, which it perceives or understands not: imprinting, if it signify anathing, being nothing else but the making certain truths to be perceived.....

No proposition can be said to be in the mind which it never yet knew, which it was never yet conscious of.³⁶

Pour Locke, la connaissance était le produit de la sensation et de la réflexion sur cette sensation, de l'idée la plus simple à la plus complexe.

Dans la recherche de la connaissance, Descartes s'appuyait sur deux propositions: l'intuition et la déduction. Et de définir:

³⁵Descartes, Règle XII, p. 81.

³⁶Locke, p. 40. Remarquons que impressions mentales sont

Par intuition j'entends, non pas le témoignage changeant des sens ou le jugement trompeur d'une imagination qui compose mal son objet, mais la conception d'un esprit pur et attentif, conception si facile et si distincte qu'aucun doute ne reste sur ce que nous comprenons ... qui naît de la seule lumière de la raison.....
 ... outre l'intuition, nous avons ajouté ... un autre mode de connaissance qui se fait par déduction, opération par laquelle nous entendons tout ce qui se conclut nécessairement d'autres choses connues avec certitude ... par un mouvement continu et ininterrompu de la pensée qui a une intuition claire de chaque chose.... Nous distinguons ... l'intuition de la déduction certaine en ce qu'on conçoit en celle-ci un mouvement ou une certaine succession, tandis que dans celle-là il n'en est pas de même; et qu'en outre pour la déduction une évidence actuelle n'est pas nécessaire comme pour l'intuition, mais plutôt qu'elle reçoit en un sens sa certitude de la mémoire. D'où il en résulte qu'au sujet des propositions qui sont la conséquence immédiate des premiers principes, on peut dire, suivant la manière différente de les considérer, qu'on les connaît tantôt par intuition, tantôt par déduction; mais les premiers principes eux-mêmes ne peuvent être connus que par intuition; et au contraire, les conséquences éloignées ne peuvent l'être que par déduction.³⁷

Ce qui revenait à dire que l'individu est, à la naissance, doué d'une raison dont l'opération se développe sous l'action de l'intuition et de la déduction. Quant à l'expérience sensitive, celle-ci n'est qu'un agent médiateur entre la connaissance innée, mais non perçue, et la connaissance révélée à la lumière de l'analyse logique. De plus, la connaissance s'effectue soit par l'intuition, soit par la déduction.

C'était la une explication insatisfaisante pour Locke qui, d'une part aurait souhaité n'observer qu'une chaîne évolutive des idées, et d'autre part faire partir tous les principes de la même source; car comment savoir lesquels sont innés et lesquels ne le sont pas:

identiques à l'état de conscience. Voir Fraser, *ibid.*, note 2.

³⁷Descartes, Règle III, pp. 43-46.

If truths can be imprinted on the understanding without being perceived, I can see no difference there can be between any truths the mind is capable of knowing in respect of their original: they must be all innate or adventitious: in vain shall a man go about to distinguish them.³⁸

Le souci de clarté à travers la démonstration poussait l'esprit empirique à rejeter de séant le vague et l'incertitude de toute notion à priori. Il ne pouvait y avoir que deux sources sûres et observables pour l'origine des idées: la sensation et la réflexion. Locke plaçait le premier degré de la connaissance dans l'expérience sensitive, alors que Descartes l'avait situé dans l'expérience intellectuelle.

A part cette différence, capitale, entre les deux philosophes, la marche à suivre dans l'acheminement vers la découverte de la connaissance était la même: reprendre chaque notion dans son expression la plus simple et la plus claire, sachant bien que "le dernier anneau d'une longue chaîne est relié au premier,"³⁹ tout en prenant soin d'en parcourir successivement les intermédiaires; et ceci en ne s'occupant "que des objets dont notre esprit paraît capable d'acquiescer une connaissance certaine et indubitable."⁴⁰

Mais si l'empirisme de Locke avait réussi à ébranler la doctrine de l'innéisme cartésien, la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle en France, imprégnée tout autant de Locke et de Newton que de l'animal-machine de Descartes, allait placer cet empirisme hors de portée d'un être éternel. Le triomphe de la mécanique imposait que tout phénomène, y compris la pensée, soit

³⁸Locke, p. 41. ³⁹Descartes, Règle III, p. 45.

⁴⁰Descartes, Règle II, p. 39.

expliqué suivant la loi naturelle de cause et effet, c'est-à-dire, d'après les conditions organiques et sociales.

CHAPITRE II

CONDILLAC

De l'Origine de la Connaissance

Au dix-huitième siècle, le langage et ses problèmes vinrent à tenir, sous la force impulsive de la philosophie empirique, une place de choix dans l'examen des connaissances humaines. La métaphysique des idées innées qui séparait l'esprit de la matière avait été battue en brèche par la méthode expérimentale de Newton et la pensée empirique de Locke. L'homme naissait, le cerveau vide de connaissances; mais "forced to receive the impressions of surrounding bodies, his mind could not avoid the perception of those ideas that are annexed to them."¹ Le langage, dès lors admis en qualité de phénomène naturel, se révélait être le produit de gestes et de sons d'abord inarticulés, puis de l'articulation, et dont l'ensemble s'organisait suivant une structure grammaticale soumise aux fluxations de l'usage.

Comme il a déjà été mentionné dans le premier chapitre de la présente étude, les règles de la Grammaire générale et raisonnée reflétaient les lois de la pensée rationaliste. Les appliquer menait à la découverte du processus analytique et évolutif de la pensée. Mais quelle était l'origine de cette pensée? Et quel en était le rapport avec le langage?

¹John Locke, An Essay Concerning Human Understanding, ed. Alexander C. Fraser, 2nd. ed. (1959; rpt. New York: Dover Publication, no date), II, Chap. I, par. 25, p. 143.

En 1746, l'Abbé de Condillac présentait à l'Académie des Sciences de Berlin l'Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines. Cet ouvrage, suivi en 1754 du Traité des Sensations, représentait selon Georges Le Roy (La Psychologie de Condillac. Paris: Boivin & Cie, 1937), la réponse continentale la plus importante--philosophiquement et psychologiquement--à l'Essay Concerning Human Understanding.

Les premières pages de l'Essai surprennent par leur manque d'originalité. On y retrouve les mêmes idées que chez Locke. En tête d'ouvrage, Condillac renonce aux idées innées et fait partir la connaissance de l'expérience, laquelle se compose de deux éléments: la sensation et la réflexion. Ces éléments se complètent

... selon que les objets extérieurs agissent sur nous [;] nous recevons différentes idées par les sens, et selon que nous réfléchissons sur les opérations que les sensations occasionnent dans notre âme, nous acquérons toutes les idées que nous n'aurions pu recevoir des choses extérieures....²

Même idée chez Locke:

Our observation employed either, about external sensible objects, or about the internal operations of our minds perceived and reflected on by ourselves, is that which supplies our understanding with all the materials of thinking.³

Tant impressionné fut-il par la doctrine empirique de Locke, Condillac ne manqua pas cependant d'en relever certains points et certaines imprécisions qu'il considérait trop hâtivement

²Condillac, An Essay on the Origin of Human Knowledge, traduit du français par Thomas Nugent en 1756 (Gainesville, Florida: Scholars' Facsimiles & Reprints, 1971), p. 14. Voir également: Condillac, l'Essai, Part. I, sec. I, Chap. I, par. 4, p. 19.

³Locke, II, Chap. I, par. 2, p. 122.

traités. En effet, l'Essay passe rapidement sur l'origine des idées et sur l'importance du langage dans la formation de l'esprit. Or Condillac entendait démontrer que le développement de l'esprit et celui du langage s'effectuent simultanément, l'évolution physiologique et psychologique de l'être humain ne pouvant faire partie que d'un seul et même système, tributaires l'un de l'autre.

Condillac reprochait surtout à Locke une certaine incon-
séquence dans la chaîne évolutive des idées. Locke avait assumé
que

... as the mind is wholly passive in the reception of
all its simple ideas, so it exerts several acts of its
own, whereby out of its simple ideas, as the materials
and foundations of the rest, the others are framed....⁴

.....
And when the mind has once got these simple ideas,
it is not confined barely to observation, and what offers
itself from without; it can, by its own power, put to-
gether those ideas it has, and make new complex ones,
which it never received so united.⁵

Locke semblait ici attribuer à l'esprit une faculté
non-sensible, c'est-à-dire, que les sensations recues seraient
les matériaux dont l'esprit, de son propre pouvoir, se servirait
pour combiner les idées simples en une synthèse complexe.

À l'examen critique de Condillac, cela ressemblait de bien
pres à l'explication d'une faculté innée indépendante du corps,
telle que l'avait donnée Descartes.⁶ Mais, qui plus grave était,

⁴Ibid., II, Chap. XII, par. 1, p. 213.

⁵Ibid., par. 2, p. 215.

⁶Voir Chapitre I de la présente étude, pp. 15-17.

étant parti du concept que "[perception is] the first step and degree towards knowledge, and the inlet of all materials of it [,]"⁷ Locke confessait finalement: "Ideas, it is certain I have, and God is the original cause of my having them; but how I come by them, how it is that I perceive, I confess I understand not."⁸

Si Locke admettait que la capacité de base de toute idée avait son origine en Dieu, et étant donné le fait qu'il n'y a pas d'effet sans cause, ne fallait-il pas entendre que le contenu des idées était lui aussi l'oeuvre de Dieu? Dans ce sens, les idées étaient donc toutes innées, et non pas le produit naturel de sensations et de réflexions sur les objets extérieurs.

De plus, après avoir avancé que

... in all that great extent wherein the mind wanders, in those remote speculations it may seem to be elevated with, it stirs not one jot beyond those ideas which sense or reflexion have offered for its contemplation....⁹

soudain une sérieuse contradiction apparaissait, qui risquait de mettre en échec sa doctrine empirique. La théorie de Condillac n'admettait aucune trace d'innéisme dans le processus évolutif de la chaîne causale. Comment l'homme perçoit-il? Pourquoi parle-t-il, et non les animaux? Par quel mécanisme arrive-t-il aux facultés les plus abstraites de l'esprit? La pensée scientifique ne pouvait admettre l'idée d'une faculté pouvant exister indépendamment du reste de l'organisation humaine. Et Condillac

⁷Locke, II, Chap. IX, par. 15, p. 191.

⁸Ibid.; pour plus ample explication, voir la note 1 de Fraser, p. 192.

⁹Ibid., II, Chap. I, par. 24, p. 142.

proposait hardiment de dissiper ce prétendu mystère. Son plan de recherches était clair. Il suffisait de reconnaître le parallélisme de trois facteurs:

1. L'évolution biologique de l'espèce humaine
2. Le besoin social de communication
3. Le parallèle évolutif de la pensée et du langage

C'est en étudiant le phénomène évolutif des signes qu'il se proposait de partir à la découverte de la "vraie" philosophie de l'esprit, vraie parce qu'il rejetait systématiquement les hypothèses abstraites des métaphysiciens traditionnels sur lesquels il portait un jugement sévère. Ainsi déclarait-il dans l'

Introduction de l'Essai:

Descartes n'a connu ni l'origine ni la génération de nos idées. C'est à quoi il faut attribuer l'insuffisance de sa méthode; car nous ne découvrirons point une manière sûre de conduire nos pensées, tant que nous ne saurons pas comment elles sont formées. Mallebranche, de tous les Cartésiens celui qui a le mieux aperçu les causes de nos erreurs, cherche tantôt dans la matière des comparaisons pour expliquer les facultés de l'âme; tantôt il se perd dans un monde intelligible, où il s' imagine avoir trouvé la source de nos idées. D'autres créent et anéantissent des êtres, les ajoutent à notre âme, ou les en retranchent à leur gré, et croient, par cette imagination, rendre raison des différentes opérations de notre esprit, et de la manière dont il acquiert ou perd des connoissances. Enfin les Leibnitiens font de cette substance un être bien plus parfait: c'est, selon eux, un petit monde, c'est un miroir vivant de l'univers; et, par la puissance qu'ils lui donnent de représenter tout ce qui existe, ils se flattent d'expliquer l'essence, la nature et toutes les propriétés. C'est ainsi que chacun se laisse séduire par ses propres systèmes. Nous ne voyons qu'autour de nous, et nous croyons voir tout ce qui est; nous sommes comme des enfants qui s'imaginent qu'au bout d'une plaine ils vont toucher le ciel avec la main.

Si la dernière de ces remarques se teinte d'une certaine touche à la Montaigne, il ne faut cependant pas, dans un jugement trop hatif, porter atteinte à l'esprit fondamentalement newtonien

de Condillac. C'est parce qu'il entendait ramener à un seul principe l'ensemble des connaissances qu'il se montrait si implacable dans sa critique, en particulier envers Descartes dont il visait surtout la Méditation Troisième: "Rien ne m'apparaît moins philosophique" concluait-il, "que ce que Descartes dit à ce sujet."¹⁰ Dans cette Méditation, Descartes s'engage dans une élaboration assez tortueuse sur les différentes provenances des idées, et rejette la validité de la connaissance acquise par la sensation: " ... la principale erreur ... consiste en ce que je juge que les idées qui sont en moi sont semblables, ou conformes à des choses qui sont hors de moi...."¹¹ En support d'argument, il illustre cette proposition avec l'exemple du soleil:

Je trouve dans mon esprit deux idées du soleil toutes diverses: l'une tire son origine des sens ... , par laquelle il me paraît extrêmement petit; l'autre est prise des raisons de l'astronomie, c'est-à-dire de certaines notions nées avec moi, ou enfin est formée par moi-même de quelque sorte que ce puit être, par laquelle il me paraît plusieurs fois plus grand que toute la terre. Certes, ces deux idées que je conçois du soleil, ne peuvent pas être toutes deux semblables au même soleil; et la raison me fait croire que celle qui vient immédiatement de son apparence, est celle qui lui est le plus dissemblable.¹²

Dans son souci d'éliminer tout jugement préconçu ou hatif, et par conséquent faux, Descartes avait admis que les idées ont plusieurs points d'origine: les unes nous viennent des sens, d'autres sont innées, et d'autres encore sont le produit de notre propre imagination. Dans ce dédale hypothétique plus ou moins obscur, il est assez difficile de garder clairement à l'esprit de

¹⁰Condillac, Introduction, p. 2, note 1.

¹¹Rene Descartes, Oeuvres Complètes (Paris: Gallimard, 1953), Méditation Troisième, p. 287.

¹²Ibid., pp. 288-89.

de quelle source vient telle ou telle connaissance. Locke, avant Condillac, avait rejeté lui aussi les origines multiples des idées, et tout particulièrement des idées innées, ce qui était devenu l'objet central de la critique empirique.

Se refusant à découvrir la nature de l'esprit humain, ce qui n'eut pas manqué de mener à de fausses hypothèses, Condillac limita modestement son enquête à la marche des opérations de l'esprit, de la génération des idées aux raisonnements les plus abstraits, et ceci par un seul principe conducteur, la SENSATION, à l'aide d'un seul outil, le SIGNE.¹³ Il renonçait à l'absolu cartésien pour se tenir étroitement dans les limites de la nouvelle philosophie empirique dont les vérités sont supportées par l'observation et par l'expérience. C'est ainsi que dans le Chapitre I (sec. 1, par. 8) de l'Essai il énonçait son entreprise:

Je me borne ... à l'état présent. Ainsi il ne s'agit pas de considérer l'âme comme indépendante du corps, puisque sa dépendance n'est que trop bien constatée, ni comme unie à un corps dans un système différent de celui où nous sommes. Notre unique objet doit être de consulter l'expérience, et de ne raisonner que d'après des faits que personne ne puisse révoquer en doute.

Cette nouvelle métaphysique, naturelle parce que se bornant à des faits observables, s'opposait à la métaphysique traditionnelle qui, même après la chute, continuait à doter l'âme d'une existence séparée du corps.

Avant la chute, expliquait Condillac, c'est-à-dire quand l'âme existait à l'état d'innocence, celle-ci était "distincte et différente du corps" par le fait qu'elle ne formait qu'un sujet simple, alors que le corps était composé d'une multitude de sub-

¹³Roger Lefèvre, Condillac ou la joie de vivre (Ed: Seghers, 1966), p. 89. Aussi, Condillac, l'Essai, Introduction, pp. 1-9.

stances. Et parce que le corps, par sa nature multiple, ne pouvait être "que cause occasionnelle de ce qu'il paraissait produire en l'âme," celle-ci, par conséquent, pouvait "donc absolument, sans le secours des sens, acquérir des connaissances."¹⁴ Condillac semble exposer ici une conception traditionnelle et à priori, à la base de sa théorie. Il s'empresse cependant de dissiper toute équivoque possible en déclarant que la condition de l'homme ayant changé depuis la chute, il était impossible à celui-ci de connaître l'essence originelle de l'âme. Ainsi justifiait-il son concept empirique: c'était en se bornant à l'état présent de l'âme que toute enquête philosophique devait être conduite, d'où la proposition " ... nous n'avons point d'idées qui ne nous viennent des sens...."¹⁵

Dans son ouvrage Condillac ou la joie de vivre, Lefèvre remarque, fort à propos, que deux principes dominent l'Essai: la liaison des idées, et la liaison des idées avec les signes.¹⁶

Dans son élaboration de cette liaison, Condillac transposa dans le sensualisme la chaîne cartésienne de la méthode rationnelle:¹⁷

Tous nos besoins tiennent les uns aux autres, et l'on en pourroit considérer les perceptions comme une suite d'idées fondamentales, auxquelles on rapporteroit tout ce qui fait partie de nos connoissances. Au-dessus de chacune s'éleveroient d'autres suites d'idées qui formeroient des espèces de chaînes dont la force seroit entièrement dans l'analogie des signes, dans l'ordre des perceptions et dans la liaison que les circonstances, qui réunissent quelquefois les idées les plus disparates, auroient formée. A un besoin est liée l'idée de la chose

¹⁴Ibid., pp. 90-92. ¹⁵Ibid. ¹⁶Ibid., p. 21.

¹⁷Descartes: se référer aux règles V & VI.

qui est propre à le soulager; à cette idée est liée celle du lieu ou cette chose se rencontre; à celle-ci celle des personnes qu'on y a vues; à cette dernière, les idées des plaisirs ou des chagrins qu'on en a reçus, et plusieurs autres. On peut même remarquer qu'à mesure que la chaîne s'étend, elle se soudivise en différens chaînons; ensorte que, plus on s'éloigne du premier anneau, plus les chaînons s'y multiplient. Une même idée fondamentale est liée à deux ou trois autres; chacune de celle-ci à un égal nombre, ou même à un plus grand, et ainsi de suite.¹⁸

Remontant à l'origine des pensées, Condillac remontait également à celle du langage qu'il assumait inséparables l'une de l'autre. La sensation étant le principe conducteur dans la liaison des idées, il en distinguait plusieurs degrés:

1. La perception, qui est la conscience, aussi fugitive soit-elle, d'une impression faite par un objet extérieur.
2. L'attention, ou le degré d'intensité de la conscience, plus ou moins soutenue suivant le tempérament de l'individu.
3. La reminiscence, c'est-à-dire la "durée vécue" de l'attention (répétition des sensations rappelées à l'esprit par la conscience).
4. L'imagination, qui est la sensation réveillée sous forme d'image de l'objet que la conscience vient de reconnaître.
5. La mémoire, lorsque la perception "ne réveille que les noms et les circonstances de l'objet."
6. La contemplation, lorsque l'individu conserve, sans interruption "l'image ou le nom de l'objet qui vient de disparaître." Cette contemplation se rapporte, suivant le cas, à la mémoire ou à l'imagination.¹⁹

¹⁹Ibid., pp. 19-20.

C'est par la communication spontanée de l'instinct dans les échanges--primitifs mais néanmoins sociaux--conjecturait Condillac, que les hommes avaient cherché à satisfaire leurs besoins, ceci à l'aide de cris et de gestes:

Ainsi, par le seul instinct, ces hommes se demandaient et se prêtaient des secours. Je dis par le seul instinct, car la réflexion n'y pouvait encore avoir part. L'un ne disait pas: il faut m'agiter de telle manière pour lui faire connaître ce qui m'est nécessaire, et pour l'engager à me secourir; ni l'autre: je vois à ses mouvements qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance; mais tous deux agissaient en conséquence du besoin qui les pressait d'avantage.²⁰

Au stade de l'instinct, la répétition des mêmes gestes et des mêmes cris, dans des situations semblables, développa la mémoire et la réflexion. Dans l'évolution des sons, simples au commencement, Condillac suggéra une évolution génétique des cordes vocales, due au hasard, et non à une faculté innée. Il illustra cette proposition avec l'exemple d'un jeune couple, déjà en possession d'un minimum de signes dont il avait appris à se servir suivant la répétition de ses besoins. Ce couple avait un enfant. Or un jour, voulant attirer l'attention de ses parents sur l'objet de son besoin, le hasard voulut qu'il émit, avec insistance, un son inconnu du couple. Après plusieurs répétitions du même son articulé de la même façon, les parents finirent par deviner, l'instinct et l'imagination aidant, ce que désirait leur enfant, et prompts à satisfaire son besoin, ils essayèrent eux aussi, mais en vain, de répéter le son étrange. A ce point, le langage d'action s'avérait le meilleur moyen de communiquer entre eux. Par manque d'exercice, l'organe de l'enfant perdit peu

²⁰Condillac, Part II, Sec. I, Chap. I, par. 2.

Texte de Condillac non disponible à ce point. Je donne ici ma propre traduction de la traduction anglaise de Nugent, pp.172-73.

à peu de sa flexibilité.

Seul le hasard pouvait donner naissance à de nouvelles articulations vocales. Le processus fut très lent sans doute et longtemps la voix et le geste restèrent tributaires l'un de l'autre. Peu à peu cependant, le langage vint à remplacer la communication par gestes: "Afin de suppléer à l'absence des contorsions violentes du corps," car ce langage d'action ébranlait le corps entier, "la voix fut élevée ou baissée à des intervalles sensibles."²¹ Et tout comme les gestes avaient été violents, la voix prit des inflexions violentes pour différencier les besoins.²²

Ce fut donc le geste qui servit de modèle au langage articulé: montrer l'objet désiré, puis exprimer ce désir avec insistance. Les premières choses nommées furent les phénomènes de la nature, ceux qui produisaient la plus grande sensation sur la créature primitive, par leur violence ou par leur intensité, tels que, par exemple, le tonnerre, la chaleur, le froid; et les animaux. Un mot seulement, mais prononcé sur des tons différents, suffisait à exprimer des idées différentes.²³

Dans le développement du langage, Condillac conjecturait l'ordre suivant:

²¹Ibid., par. 7. Nugent, p. 175.

²²Ibid., Part II, Sec. I, Chap. II, Nugent, pp. 179-80.

²³Il suffit d'examiner les nombreuses nuances de la voyelle "a" dans des circonstances différentes pour y découvrir les émotions les plus diverses. Pour avoir une idée de ce qu'avaient pu être les débuts du langage, et de la poésie, il est révélateur d'assister, par exemple, à la représentation d'une tragédie grecque ou les gestes, la voix, la danse, révèlent, même à l'observateur inepte à comprendre la langue originale, le déroulement des passions.

1. C'est la sensation qui d'abord fut nommée.
2. La chose produisant cette sensation.
3. Le verbe.

La sensation nommée renfermait en elle-même tout un concert de réflexes. Avec l'acquisition de la mémoire et de la réflexion, processus évolutif parallèle au développement biologique de l'espèce, rappelons-le, l'homme avait appris à décomposer ses sensations multiples, ce qui avait donné naissance à d'autres signes pour les exprimer. Aux sons inventés pour traduire la volonté, c'est-à-dire, le verbe, différents sons vinrent s'ajouter, qui déterminaient la personne, le temps, le mode, l'état des choses.²⁴ Condillac parle ici de la formation des conjugaisons, s'appuyant sur les observations faites dans les langues synthétiques telles que l'allemand, le latin, le hongrois, les idiomes plus anciens que le français qui, lui, est une langue analytique.

L'étude des idiomes les plus anciens révélait que, dans l'élaboration grammaticale des phrases primitives, c'est l'objet qui d'abord fut nommé, puis le verbe, et en dernier le sujet.²⁵ Cet ordre illustre un usage inverse des théories contemporaines telles qu'on les trouve dans la Grammaire générale et raisonnée; ce qui montre que, au fur-et-à-mesure de son évolution, la pensée s'est éloignée de la sensation première en devenant plus analytique et plus abstraite, pour enfin recouvrir un aspect métaphysique.²⁶

Les données de Condillac reposaient clairement sur deux points fondamentaux: l'imagination (aidée de la réflexion) et

²⁴Ibid., Part. II, Sec. I, Chap. IX, pp. 240-45.

²⁵Ibid., p. 241.

²⁶Chap. IX, "Des Mots," p. 237.

le langage. Dans leurs efforts d'inventer des signes pour exprimer les qualités complexes de leurs idées, telle que substance, être, les hommes eurent recours à l'articulation vocale, groupant les sons selon les sensations que les objets produisaient sur le corps et sur l'esprit. Ainsi, le langage prolongeait l'imagination, de l'idée simple à l'idée complexe, élaborant ainsi une chaîne logique entre les parties de l'entendement et celles du langage, le mécanisme de ce dernier allant de paire avec celui de l'esprit. On observe à ce point une similarité entre Port-Royal et les idées de Condillac sur le sujet. Progressivement, par l'intermédiaire de ce système artificiel appelé langage, l'homme devint maître de sa compréhension.²⁷

Mais le langage n'est pas seulement une expression orale. Du langage parlé, Condillac passa à l'écriture, celle-ci étant le médium privilégié des gens d'esprit. Là aussi il entendait construire une chaîne ininterrompue de l'expression la plus simple à la plus complexe, entre les opérations de l'esprit et le signe écrit. Le chapitre intitulé "De l'écriture" était presque terminé lorsque Condillac eut connaissance d'un essai sur les hiéroglyphes, extrait du second volume de The Divine Legation of Moses, par le Professeur Warburton. Les deux penseurs partageaient la même notion: à ses débuts, le langage avait dû être figuratif et métaphorique. Cette notion sera reprise par Rousseau dans son Essai sur l'Origine des Langues. Condillac félicite Dr. Warburton pour avoir découvert par quels processis l'homme était arrivé à l'invention des signes écrits. Le chapitre "De l'écriture" porte en grande partie sur les données du penseur anglais.

²⁷Ibid., Chap. X, par. 102, p. 250.

Tout comme le langage d'action était né du besoin de communication, c'était la nécessité de fixer les signes qu'ils avaient inventés qui poussa les hommes à avoir recours à l'expression écrite. Pour donner une base plus objective à ses conjectures, Condillac analysa le langage écrit des tribus indiennes d'Amérique du Nord qui fixent leurs pensées à l'aide de dessins. Dans un temps plus reculé, il cite les Égyptiens, peuple plus ingénieux. Ayant eux aussi commencé dans l'art de l'écriture par une accumulation volumineuse d'images, ils inventèrent par la suite une forme plus courte d'expression, le hiéroglyphe, dans lequel étaient renfermées plusieurs idées. Le Professeur Warburton définit ce système de langage écrit comme suit:

Hiéroglyphs are distinguished into proper and symbolic. The proper are subdivided into curiologic, and tropical. The curiologic substituted a part in the place of the whole; and the tropical represented one thing by another which had some resemblance or common analogy to it.... The symbolic hieroglyphs were employed to conceal; these were also distinguished into two species, tropical and enigmatic. To frame tropic symbols, they made use of such properties of things as were least known; and the enigmatic were composed of the mysterious assemblage of different things and of the parts of different animals.²⁸

Ainsi, dans son histoire générale de l'écriture, le Professeur Warburton avait retracé le développement de cette forme de langage, de l'image à la lettre. L'alphabet n'était autre qu'une forme abrégée des multiples étapes de ce développement, du chinois, à l'égyptien, au maya, pour en arriver à l'écriture occidentale.²⁹

Les ébauches linguistiques du dix-huitième siècle révélaient également que plus une langue avancé dans le temps, plus

²⁸Ibid., Part II, Sec. I, Chap. XIII, p. 274.

²⁹Ibid., pp. 277-78.

elle se simplifie, c'est-à-dire qu'elle se décharge de ses ornements métaphoriques dans le but de s'éclaircir. D'autres signes sont ainsi formés, éléments de nouveauté reflétant les changements sociaux. Ces signes, parce qu'ils doivent prendre racine sur des images anciennes et persistantes, donnent naissance à des significations avortées et viennent ainsi fausser la nouvelle direction de pensée.

Condillac voyait la l'explication de la corruption des langues.³⁰ Et parce qu'il soutenait la thèse d'une grammaire universelle (non-innée), il cherchait dans le primitivisme de la pensée et du langage la clé de la symétrie, de la vérité, du naturel. Il importait donc d'examiner l'expression instinctive dans le champ de la communication des idées, car la seulement serait trouvée une structure plus juste, plus naturelle, du langage.

Pour expliquer les idées abstraites, Condillac proposait trois "clefs":

1. L'analyse des sensations.
2. L'analogie (des opérations des sens et de l'esprit).
3. L'association des idées.

De l'usage de ces trois clés, il entendait redécouvrir la structure naturelle de base, commune à toutes les langues-- les différents idiomes n'étant que des accidents survenus en conséquence des différents besoins des peuples--sur laquelle était construite une méthode analytique et évolutive de la pensée.

Condillac conjecturait que (a) les signes sont la cause du fonctionnement des idées abstraites, (b) ils donnent naissance à des

³⁰Ibid., Chap. XV, par. 146, p. 287.

symboles, c'est-à-dire des images, dont l'esprit se sert dans l'exercice de la réflexion. Le langage et la réflexion évoluent dans une solidarité complice: " ... pour avoir des idées sur lesquelles nous puissions réfléchir, nous avons besoin d'imaginer des signes qui servent de lien aux différentes collections d'idées simples, et que nos notions ne sont exactes qu'autant que nous avons inventé avec ordre les signes qui doivent les fixer...."³¹

Les arguments philosophiques ont, de tous temps, oscillés sur un seul pivot: le problème de la communication. Il devenait donc impératif, à l'ère de l'observation scientifique, de resoumettre la pensée à un examen plus objectif et plus naturel (parce que basé sur l'expérience et l'observation) que ne l'avait fait le Rationalisme. Et Condillac d'insister que "la précision du langage doit être préservée par les mêmes moyens par lesquels elle fut premièrement acquise,"³² et cela en se plaçant dans des situations similaires et en raisonnant sur les mots à choisir pour exprimer ces situations.

Le style de toutes les langues, conjecturait Condillac, avait d'abord été poétique: métaphore, symbole, rythme. C'est la nécessité de répétition qui donna jour au rythme, et conséquemment, aux pléonasmes.³³

Les Anciens avaient conjecturé que l'origine du langage se trouvait dans la musique. Condillac précisa l'envergure du terme: "Le mot musique est un terme employé au sens général, renfermant l'idée de langage, gestes, danse (ensemble de gestes)

³¹Lefevre, pp. 108-9. L'Essai, I, Sec. IV, Chap. I, par. 1.

³²L'Essai, Part II, Sec. 2, Chap. II, par. 12, pp. 306-7.

³³Ce phénomène peut être observé aujourd'hui dans le créole.

poésie et déclamation."³⁴

Avec la formation de la société, poursuivait Condillac, la poésie et la musique furent cultivées dans le dessein de promouvoir la connaissance de la religion et des lois, ou de préserver la mémoire de grands hommes et des services qu'ils avaient rendus à la société.³⁵

Quant à la prose, elle naquit de la décroissance des gestes, de la diminution des intervalles vocaux, de la multiplication des idiomes. Les besoins croissants de la société--progrès, augmentation de la population et, de là, des lois, enrichissement du vocabulaire--furent autant de facteurs qui succédèrent à diminuer l'emploi des métaphores poétiques, et à installer la prose dans l'instruction publique.

De cette multiplicité de facteurs, un problème capital s'élevait: celui de la communication. Dans le vocabulaire de Condillac, le mot communication est synonyme de pensées dont l'obscurité réside dans la simplification analytique. Voyons. D'une part, la simplification, c'est-à-dire, l'éclaircissement du symbole par l'analyse; de l'autre, la complexité croissante du processus de division et de soudivision des idées afin de rendre celles-ci plus précises (mais à l'aide de signes corrompus par l'usage), là est la source de la dégénération du langage. Car il est évident qu'une idée exprimée dans un sens général sera bien entendue; alors que la préciser dans ses détails les plus infimes aboutira nécessairement au chaos subjectif d'interprétations di-

³⁴Condillac, Part II, Sec. I, Chap. VIII, par. 71, pp. 230-31.

³⁵Ibid., par. 72, p. 231.

vergentes. Ne perdons pas de vue que pensée signifie communication rationnelle de part et d'autre. Mais pour que nos pensées soient rationnelles, il faudrait, en premier lieu, analyser l'objectivité de nos perceptions et de leur interprétation. C'est en soumettant à nouveau nos sensations à un examen plus attentif que Condillac pensait pouvoir redécouvrir la rationalité du langage.

L'originalité de Condillac consiste à avoir insisté sur la symbiose du langage et de la réflexion, et de leur activité parallèle dans le développement des connaissances. Mais s'il fait la preuve d'originalité, ce n'est que dans le fait d'avoir inversé la thèse de Locke qui lui, avait mis la pensée avant le langage. En effet, bien qu'étant parti de la sensation, Locke avait dévié dans son élaboration de la chaîne causale des opérations de l'esprit en attribuant à la pensée un pouvoir obscur, indépendant des signes. "Words in their primary or immediate signification stand for nothing but the ideas in the mind of him that uses them."³⁶ Dans le Troisième Livre de l'Essay réservé aux problèmes du langage, Locke ne manqua pas de remarquer l'étroite relation entre la pensée et le langage. Mais alors que chez Condillac les signes étaient la cause directe des idées, sans lesquels tout raisonnement ne saurait avoir lieu, chez Locke, leur rôle n'était que secondaire.

Dans son ouvrage critique John Locke, Aaron avance que la thèse principale de Locke avait pour envergure non de prouver le fait de la connaissance humaine, mais, plus modestement, de rap-

³⁶Locke, Bk III, 11, 2.

peler aux hommes les limites de cette connaissance; et que même après un examen minutieux de l'observation et de l'expérience, le pourquoi et le comment de l'entendement humain a ses propres frontières que même les hypothèses les plus abstraites ne sauraient franchir. Tout comme il ne s'était arrêté que brièvement sur l'origine des idées, Locke n'avait pas attenté d'examiner les origines historiques du langage. C'est donc ce terrain encore vierge que Condillac avait choisi pour éclaircir l'oeuvre du philosophe anglais. Se proposant de construire une chaîne ininterrompue de la sensation à la pensée réfléchie, il reprenait les facultés de discernement, d'abstraction, de comparaison, de jugement, de raisonnement, données sans ordre particulier par Locke. Il entendait procéder, à la lumière du phénomène évolutif de l'intelligence, à une classification hiérarchique, donnant ainsi à l'oeuvre de Locke la continuité et l'unité d'ensemble qu'il lui manquait.

Entre Locke et Condillac, la ressemblance est grande.

Tous deux empiristes, ils ont cherché l'origine de la connaissance dans les données sensibles. On remarque cependant entre les deux penseurs des divergences notoires. Alors que Locke se complait dans la minutie des détails, l'esprit logique et clair de Condillac garde toujours présent le fil essentiel de sa pensée. Il laisse de côté les méandres de Locke pour donner à son oeuvre propre une direction plus nette dont la ligne principale est le développement continu de l'intelligence; et cela par une justesse de ton, le choix approprié des mots. Chaque étape de l'expérience sensible y est clairement définie avant de passer à la suivante, gardant toujours présent à l'esprit un seul principe: la chaîne de

la sensation. Point de difficulté intellectuelle qui ne puisse s'expliquer sans sa subordination à une faculté physique.

L'oeuvre de Condillac exclut, comme il se voit, le phénomène d'une substance pensante cartésienne. Tout état de conscience est l'effet d'une impression sensible. Pas d'obscur métaphysique; pas de raison indépendante des sens.

Descartes avait séparé l'intelligence du langage, ce médium de concepts, de structure grammaticale à travers lesquels nous décrivons le monde qui nous entoure: " ... je ne me saurais trop étonner, quand je considère combien mon esprit a de faiblesses, et de pente qui le porte insensiblement dans l'erreur. Car encore que sans parler je considère tout cela en moi-même, les paroles toutefois m'arrêtent, et je suis presque trompé par les termes du langage ordinaire...."³⁷ Descartes met son lecteur en garde contre le pouvoir du langage habituel dont l'individu se sert dans la formation de son jugement. C'est là un des rares exemples où il parle du langage. Il n'est qu'une façon d'entendre, résumait-il, " ... par la faculté ... qui est en nous, et non point par l'imagination...."³⁸

Locke avait donné, lui aussi, le précédent aux idées. Condillac ne pouvait séparer la réflexion de l'esprit et les opérations abstraites de celui-ci de leur instrument de base, le langage. En refaisant l'oeuvre de Locke, Condillac a uni deux doctrines qui eurent sur l'esprit scientifique et philosophique du dix-huitième siècle, une influence majeure: Newton et Locke. Il faut reconnaître l'ampleur de sa doctrine qui recouvrit des proportions très vastes: métaphysique, logique, linguistique, psy-

³⁷Descartes, "Deuxième Méditation", p. 281.

³⁸Ibid., p. 283.

chologie (humaine et animale), pédagogie, histoire, économie, politique, mathématique. Et son prestige fut aussi grand, en son temps, nous en informe Lefèvre,³⁹ que celui de Bergson dans le notre.

³⁹Lefèvre, p. 81.

CHAPITRE III

HERDER

De la preuve de l'origine animale du langage

C'est dans le Über den Ursprung der Sprache que le philosophe allemand Johann Gottfried Herder se proposait de secouer, en avançant ses propres conjectures, les dernières poussières métaphysiques à l'égard de l'origine du langage. Et ce faisant, il établit un vaste tableau historique du développement de ce phénomène, partant, suivant l'expérience empirique, d'une origine sentiente.

En 1769, l'Académie des Sciences de Berlin annonça le thème de son concours annuel: "En supposant les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles, sont-ils en état d'inventer le langage? Et par quels moyens parviendront-ils d'eux-mêmes à cette invention?"¹

Commencé en décembre 1770, lors du séjour d'Herder à Strasbourg, le Ursprung fut terminé avant la date limite du premier janvier 1771. Mais Herder avait, depuis 1764, accumulé de nombreuses notes sur les problèmes du langage, de l'écriture, et de la grammaire. Il était donc prêt à répondre à la proposition de

¹Hans Aarsleff, "The Tradition of Condillac: The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder," in Studies in the History of Linguistics, Traditions and Paradigms, ed. Dell Hymes (Indiana University Press: 1974), pp. 92-156. Voir notes 103 et 139, pp. 152 et 156.

12

l'Académie, comme il en fit part en 1769 dans une lettre à son ami et éditeur Hartknoch. Cette proposition, disait-il, est "an excellent, a great and truly philosophical question," et d'ajouter, "quite as though meant for me."² L'essai gagna le prix et fut publié en 1772 à Berlin.

Le grand tout matériel, conjecturait Herder, est tissé de vibrations, c'est-à-dire, de canaux sensitifs à travers lesquels passent et résonnent des sons auxquels chaque membre de chaque espèce répond inconsciemment, car c'est la loi naturelle d'un mécanisme équipé pour perpétuer les vibrations qui le traversent:

... feel not for yourself alone. But rather: your feeling resound! The sound of your feeling be of one kind to your species and be thus perceived by all in compassion as by one!³

Ainsi le langage de la nature se révélait être un "group language" que chaque espèce interprétait selon son organisation propre.⁴ Si bien qu'il ne pouvait point y avoir de formation du langage exclusivement par l'homme, conjecturait Herder. Plus précisément, il ne pouvait pas y avoir "d'origine" du langage dans le sens absolu du terme. Le mot "langage" comme l'entendait ici Herder étant réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire le son et la perception mécanique de ce son. Puisque la loi de la nature était l'écho, il fallait que cet écho soit capté par un son récepteur. Cette opération s'effectuait automatiquement, sans le secours de la conscience, ni de l'intelligence.

Les sons humains sont destinés à servir la nature dans l'expression de nos passions. Les animaux eux aussi, et plus encore

² _____, Johann Gottfried Herder, Essay on the Origin of Language, trans. by Alexander Gode (New York: Frederick Ungar

que la créature humaine, sont sensibles et répondent aux cris de leurs semblables. Herder appelait ce phénomène l'harmonie, ou l'unison du mécanisme de la souffrance.⁵

Les cris de passion sont communs à tous les animaux. Herder divergeait ici des philosophes empiristes, et en particulier de Condillac, en déclarant que ces cris n'avaient pu être à l'origine même du langage humain.⁶ Herder se montrait très sévère à l'égard de Condillac. En fait, après la lecture de l'Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines, il s'avouait si confus qu'il décida de n'y plus attacher d'attention, et il déclara:

"Methinks it will not pay to follow further the thread of our guide for it appears to be tied--to nothing."⁷ Les cris d'émotions qui traduisaient les besoins, la réflexion, c'est-à-dire l'effet produit par ces cris, l'apprentissage de reconnaître quels sons sont associés à quelles pensées; les cris de passion qui servirent de modèles aux premiers mots, etc., Herder ne voyait dans tout cela qu'un non-sens sans fondement, car "sounds of emotion will never turn into a human language . 8

En quoi consistait donc le langage à son origine, selon Herder? Ce phénomène, plus spécifiquement, la faculté de penser, de parler, de lire, et d'écrire, étant la seule différence essentielle entre l'homme et les autres animaux, il était donc capital, pensait-il, de marquer dans quel sens cette différence s'opère.

Publishing Company, 1966), p. 172.

³Ibid., p. 88.

⁴Ibid., p. 89.

⁵Ibid., p. 96.

⁶Ibid., p. 99.

⁷Ibid., p. 101.

⁸Ibid.,

De nouveau, Herder entrerait en désaccord avec Condillac. C'est qu'il voyait dans l'origine du langage une différence génétique et non évolutive de l'espèce.⁹ Le singe, par exemple, remarquait-il, a le même système de cordes vocales; il émet, lui aussi, des sons; cependant, il ne parle pas. Il fallait chercher ailleurs la clé de l'énigme. C'est alors qu'Herder aborda la thèse originale concernant la sphère d'activité des animaux:

Every animal has its sphere to which it belong from birth, into which it is born, in which it stays throughout its life, and in which it dies; and it is a remarkable fact that the keener the senses of the animals and the more wonderful their artificrafts, the narrower is their sphere; the more uniform is their artificraft. I have followed this relation and I find everywhere a remarkably observed inverse proportion of the restricted extension of their movements, habitats, food supply, maintenance, copulation, rearing, and social behavior and their drives and artifactive skills.

Et à l'inverse,

[the] more varied the activities and the tasks of an animal, the more diffuse its attention and the more numerous the objects of it, the more unsteady its way of life, in short, the wider and the more varied its sphere, the more we note the power of its senses is dispersed and weakened.¹⁰

L'animal possède des sens beaucoup plus réceptifs que ceux de l'homme. Il est cependant étroitement limité dans une sphère d'activités résumées en un très petit nombre. Chez la créature humaine, au contraire, le champ actif est très étendu et très varié, d'où la dispersion et l'affaiblissement de ses sens réceptifs. Cependant, continuait Herder, c'est précisément dans la diminution de l'instinct que la nature a semé, en remplacement, les germes de la distinction génétique entre l'animal et l'homme. Là, et là seu-

⁹Ibid., pp. 99-103.

¹⁰Ibid., p. 104.

lement, doit être trouvée la cause génétique de l'origine du langage. Et Herder concluait: "In that case language would become as essential to man as it is essential that he is man."¹¹

Une imperfection physiologique aurait donc rendu l'homme supérieur à l'animal. Alors que les sens de ce dernier sont strictement limités à sa sphère telle qu'elle fut conçue dans le grand plan de la nature, ceux de l'homme ont l'avantage, dans leur dispersion, d'acquérir un pouvoir de sensations universelles. D'où la creature humaine bénéficie d'une liberté d'action inconnue à l'animal. Dans l'immensité qui l'entoure, elle a le pouvoir de trouver pour elle-même une sphère d'auto-réflexion et devient ainsi l'objet de ses propres efforts.¹²

Herder ne se coucie pas de donner au mot "reflexion" une signification philosophique: "Call this entire disposition of man's forces" poursuivait-il, "rationality, reason, reflection, call it what you will. As long as these names are not intended to stand for a particular force, or for no more than a stepped-up potentiation of animal forces...."¹³ Cette caractéristique distinctive de l'homme, expliquait-il, est le produit total de sa nature sensorielle, cognitive et volitive. Ce pouvoir unique s'appelle raison, alors que chez l'animal il n'est qu'instinct.

Une distinction est à faire ici entre Condillac et Herder et leur usage particulier du mot "raison." Chez le premier, la raison est le processus d'une évolution en parallèle avec le développement physiologique, à travers les ages, de l'espece humaine.¹⁴ Chez Herder, "raison is ... an orientation of all powers";¹⁵ de

¹¹Ibid., p. 108. Voir aussi Descartes, La Méthode, Part. 5, p. 165.

plus, puisque cette capacité n'aurait su agir d'elle-même, il fallait qu'elle fut présente dans la créature humaine à l'origine de l'espèce, car " ... what is to be used must be there beforehand, ... what is to grow must be there as a germ. Is not, in this sense, the whole tree present in the seed?"¹⁶

Herder ne se révélait-il pas être un rationaliste? Il s'empressa de préciser sa position:

The attempt has been made to think of man's reason as a new and totally detached power that was put into his soul and given to him before all animals as a special additional gift and which, like the fourth step of a ladder with three steps below, must be considered by itself. And that to be sure--no matter how great the philosophers were who said so--is philosophical nonsense.¹⁷

Herder reprochait surtout à certains rationalistes d'avoir cru comprendre que penser voulait dire penser avec une raison parfaitement développée. Ce reproche peut sembler assez hatif et par conséquent injuste; car si les rationalistes voyaient en l'homme une raison innée, la somme totale de cette raison ne se révélait qu'à travers l'expérience et l'application de la méthode dialectique. La connaissance à priori dont les rationalistes douaient la nature humaine ne se présentait pas dans son entité à la naissance, mais elle faisait lentement surface sous l'impulsion d'éléments extérieurs.

Herder entendait ramener les choses à leur juste valeur en insistant que c'était la faculté de raisonner qui était présente en l'homme à l'origine de l'espèce, et non le contenu total de cette faculté. Celle-ci se développait grâce à l'état de réflexion dans

¹²Ibid., p. 109. ¹³Ibid., pp. 109-110.

¹⁴Présente étude, Chap. II, p. 2.

¹⁵Herder, p. 112.

¹⁶Ibid., p. 113.

¹⁷Ibid., p. 110.

lequel l'homme se trouvait. Permésable en toutes parts aux vibrations qui l'entouraient, la créature humaine était capable d'en isoler une particulière, de s'y arrêter, d'en marquer les caractéristiques distinctes dont elle était consciente. De là le premier acte de la Raison et avec lui l'invention du langage.¹⁸

Pour illustrer cette invention, Herder prit comme exemple un homme et un mouton qu'il mit en présence l'un de l'autre: le broutement du mouton provoqua une résonance sur l'ensemble sensoriel (ce que Herder appelle l'âme) de l'homme. Bien qu'elle ait perçu l'aspect extérieur du mouton, l'âme ne retint à prime abord que le son du broutement, car c'est cette impression qui la toucha le plus profondément. Le mouton revint. Cette fois-ci, l'âme vit, toucha, se rappela, chercha une marque distinctive.¹⁹ Le mouton se remit à brouter, et l'âme reconnut la première sensation. C'est à travers celle-ci, donc à travers la résonance, ou le son, que la créature humaine dans son organisation primitive, nomma le mouton:

The sound of bleating perceived by a human soul as the distinguishing mark of the sheep became, by virtue of this reflection, the name of the sheep, even if his tongue had never tried to stammer it ...: his soul ... bleated within when it selected this sound as a sign of recollection, and it bleated again as it recognized the sound by its sign. Language has been invented! Invented as naturally and to man as necessarily as man was man.²⁰

Par "signe" est entendu nécessairement la vue du mouton, et non une expression verbale.

Herder semble être en commun accord avec Condillac en ce qui concerne la conscience d'une sensation et la réaction à cette

¹⁸Ibid., p. 116.

¹⁹Ibid., p. 117.

²⁰Ibid., pp. 117-18.

sensation. Mais il rejette totalement la thèse de Condillac sur l'origine du langage. La source de celui-ci n'est pas, dit-il, dans l'organisation des cordes vocales, ni dans les cris de passions, (car les animaux eux aussi émettent des cris), ni dans le besoin de communication, (le sauvage, l'hermite, ont leur propre langage, intérieur).

La solution pour Herder était si simple qu'il lui semblait inutile de se perdre dans des hypothèses sans fondement: l'homme parle parce que c'est la caractéristique même de son organisation d'avoir été ainsi conçue; l'âme avait, dès les débuts les plus reculés de l'espèce, le pouvoir d'inventer le langage.²¹

Personne ne saurait refuter le fait à l'heure actuelle que de tous les animaux, seul l'homme est capable d'inventer son langage, et que cette faculté avait dû être présente à l'origine de sa formation. Mais ce raisonnement très juste d'Herder ne nous éclaire pas plus, cependant, sur l'origine du langage, c'est-à-dire, sur le mécanisme évolutif de ce phénomène. Herder croit cependant en avoir démontré les débuts en déclarant que "not even the first and most primitive application of reason was possible without language" (i.e., sans la reconnaissance auditive et visuelle, non nécessairement vocale) et que par conséquent, "the invention of language is to man as natural, as old, as original, as characteristic as the use of reason."²² Herder emploie ici le mot "langage" dans son étymologie la plus ancienne, telle qu'on la trouve dans les langues orientales et dans les idiomes des Anciens, alors que le terme renfermait autant le mot que la raison, le concept et le mot, le langage et la cause, synonymie qui comprenait l'entité

²¹Ibid., p. 119.

²²Ibid., p. 121.

de leur origine génétique.²³ Et citant les Orientaux comme exemple, Herder remarquait: " ... it has come to be a common turn of expression to call the recognition of a thing the naming of it: for deep in the soul the two actions are one.... Thus language appears as a natural organ of reason, a sense of the human soul...."²⁴

Raison et langage sont si étroitement liés chez Herder qu'ils ne forment qu'un seul phénomène. Ce ne sont pas, comme chez Condillac, deux phénomènes distincts, parallèles dans le processus évolutif de la pensée. Cependant, comme chez Condillac,²⁵ le rôle du langage chez Herder est primordial: " ... because human reason cannot be without abstraction and because no abstraction can be performed without language, it follows that in every people language must of necessity be a copy of the power of reason by which it was used as a tool...."²⁶

Si la faculté de raisonner existe à priori, elle ne saurait fonctionner sans l'instrument principal: le langage. Herder reconnaissait également le progrès du langage à travers la raison, et le progrès de la raison à travers le langage. Le terme "raison" est ici entendu au sens le plus abstrait, le plus intellectuel, "when language has already taken some steps forward, when there are in it already works of art, such as poems, when a system of writing has been invented, when literary genres begin to evolve one after the other. Then no step can be taken, no new word can be invented, no new felicitous form can be put to use which does not carry the imprint of the human soul."²⁷

²³Ibid., p. 127. ²⁴Ibid., pp. 127-28.

²⁵Présente étude, Chap. II, p.

²⁶Herder, p. 159. ²⁷Ibid., pp. 164-65.

Cet achèvement qui est l'écho de toute une philosophie du langage, l'homme seul, poursuivait Herder, en est le créateur. Et s'il est arrivé à ce stade d'accomplissement, pourquoi ne pas le croire capable d'avoir créé le premier mot, comme le soutiennent, incidemment, les partisans de l'origine divine du langage. La Genèse révèle que Dieu avait donné à Adam le privilège, et par conséquent, le pouvoir, de nommer les choses de la terre. Cet acte de nommer, ce premier balbutiement, qu'était-il d'autre, demandait Herder, qu'un signe de raison?²⁸

A la base de tous les sens il y a la sensation. Notre âme est pleine de l'entre-croisement de nos sensations les plus diverses. Mais le cours naturel de nos pensées est si rapide que, en regard de la plupart des idées,

... we are as though slumbering by a brook where to be sure we still hear the rushing of every wave, but so darkly that, in the end, sleep takes away from us all noticeable feeling. If it were possible for us to search each link for its connection--what strange discoveries there would be! What remarkable analogies of the most diverse senses....²⁹

Combien contemporaine est la résonance de cette pensée! Car n'est-ce pas la tâche de l'écriture elle-même, en tant que phénomène littéraire, de partir à l'aventure, à la découverte des points de jonctions de la chaîne des pensées, des transits, pour employer le terme technique, et de découvrir, dans une apparente dissemblance des sens et des images, des analogies structurales dont chacune renferme la clé d'une philosophie universelle du langage? Nous penson ici, cela s'entend, au phénomène créateur qu'est le nouveau roman.

²⁸ Ibid., p. 165. ²⁹ Ibid., p. 140.

De l'ensemble de nos sens, Herder insistait sur l'importance de l'ouïe. Il voyait en celle-ci un organe médiateur entre la nature et l'homme; de plus, il existe, disait-il, une relation étroite entre l'ouïe et la vue: de la déficience de ce dernier sens qui ne pouvait retenir l'ensemble de ce qu'il voyait, un effet de renforcement était produit sur l'ouïe, organe plus perceptif; de là, conjecturait Herder, la genèse du langage intérieur; et de l'interaction de tous les sens, l'homme avait appris à discipliner son organe vocal pour exprimer l'ensemble de ses sensations: "He took the road from feelings of touch into the sense of his imaginings via the sense of language and learned thus to sound what he perceives by vision as well as what he perceives by touch."³⁰

Il semble donc juste d'avancer que, être de réflexion et de langage, la créature humaine est, dans son entité, un tissu linguistique sur les fibres duquel viennent résonner les multiples langages du monde matériel.

Herder se rangeait également à l'opposé de la tradition antique qui avait assumé que le premier langage de l'homme avait été le chant, à l'imitation des oiseaux.³¹ Or le chant, tel que le concevait les Grecs, était basé sur un système abstrait de l'harmonie des sphères. Il s'agissait d'un art raisonné, une expression raffinée des sons. Si le premier langage de la créature humaine, argumentait Herder, était à l'origine un chant, il ne fallait voir là que l'expression orale de ses instincts et de l'ensemble des sons imités de la nature, imparfaitement émis par l'échelle tonale de la voix: " ... it was an expression of the language of all creatures within the natural scale of the human

³⁰Ibid., p. 146.

³¹Ibid., p. 136.

voice!..."³²

Herder s'intéressa, lui aussi, à la question concernant les premiers éléments du langage. Contrairement à l'hypothèse généralement admise que les premiers mots articulés avaient été des adjectifs, il avança que dans le développement du langage, ce furent les verbes qui, au début, traduisirent les sons émis par les choses. Suivirent les noms, qu'il définissait comme étant des abstractions des verbes: "From the verbs it was that the nouns grew and not from the nouns the verbs."³³

Herder fondait son hypothèse sur l'observation des langues orientales dont une grande partie des verbes servent de racine au langage. Il serait facile, continuait-il, de retracer le progrès de l'esprit humain: il suffirait d'incorporer dans un dictionnaire philosophique des idiomes orientaux les plus anciens, chaque racine de mot avec sa famille, en observant minutieusement son évolution. Ainsi aurait-on, dans ce développement historique, un exemple remarquable du pouvoir inventif de l'âme humaine (à comprendre, de l'organisation totale de l'espèce).

Enfin, Herder entendait débarasser la philosophie de la thèse divine de l'origine du langage. La première phrase du Ursprung suffit à éclaircir le lecteur sur ses vues bien déterminées: "While still an animal, man already has language."³⁴

Si Herder voyait en l'homme une espèce génétique différente de l'animal, cette espèce faisait néanmoins partie du grand tout

³³Ibid., p. 132. L'on peut facilement admettre la validité de cette hypothèse en la juxtaposant à l'idée suivante: un enfant ne sachant pas encore parler peut imiter l'aboïement d'un chien, ce dont il se sert également pour le nommer. Plus tard, il apprendra à remplacer cet aboïement imitatif par le terme abstrait de "chien."

³⁴Ibid., p. 87.

matériel. Et tous les membres des différentes espèces animales émettaient des cris, réactions naturelles et inconscientes des cordes vocales; ce qui consistait, pour chacune de ces espèces, un langage qui lui était propre.

Les partisans de l'origine divine du langage voyaient en celui-ci un ordre naturel; et Dieu, étant Maître de la création, il fallait qu'il le fût aussi du langage, donc du premier mot. Herder s'éleva contre ces conceptions métaphysiques sans base, visant tout particulièrement Sussmilch.³⁵ Celui-ci avançait que, le langage reflétant l'ordre divin, la majorité des mots avaient des racines monosyllabiques, cependant que les verbes étaient bisyllabiques. Il fallait voir là, déclarait-il, les deux critères de la mémoire.³⁶ C'était là une explication aussi confuse qu'arbitraire, l'on en conviendra aisément, et certainement sans fondement.

Mais Herder, pour qui le cri, même articulé, était synonyme de signe, donc de langage, ne voyait aucune différence syllabique entre les verbes et les autres mots: tous étaient bisyllabiques, comme il est permis de l'observer dans les racines verbales des langues orientales les plus primitives. Il remarquait que ces verbes directement construits sur les sons de la nature, formaient comme un écho, phénomène observable également dans certaines interjections. Avec la progression du langage, ces sons, à l'origine à moitié articulés, perdirent leur double résonnance. Mais l'emploi modernisé des dialectes orientaux les plus anciens ayant conservés dans les verbes la bisyllabe, Herder concluait que c'était là une preuve suffisante de l'origine humaine du langage.³⁷ Les racines de

³⁵Ibid., p. 92, note 1: Sussmilch, Beweis, dass der Ursprung der Menschlichen Sprache Gottlich sey Proof that the Origin of

ces mots n'auraient su être le reflet de la raison divine, argumentait-il, mais plutôt attestaient des premiers efforts linguistiques de la créature humaine. De plus, comment ces émissions discordantes auraient-elles pu refléter un ordre divin? Et prenant à témoin, à un stade plus avancé de la création linguistique, l'Ancien Testament, symbole de la parole de Dieu, Herder en dénonçait les imperfections de langage, la confusion, la répétition primitive des sons. Comment expliquer le fait que, dans ces textes, les éléments de base du langage, c'est-à-dire les voyelles, étaient aux débuts de l'écriture, absentes?

This manner of writing is so contrary to the course of sound reason--of writing the non essential and omitting the essential--.....

With us, vowels are the first, the most vital things the hinges of language, as it were. With the Hebrews, they are not written. Why? Because ... their pronunciation was so alive and finely articulated, their breath so spiritual and etherlike that it evaporated and eluded containment in letters.³⁸

De plus, Dieu eut-il été l'auteur du langage, il eut fallu lui attribuer une substance sentiente et non spirituelle; car la question se pose: " ... did he so see and feel as a man sees and feels, that the nouns, to him, had to join in the sex and gender; that he brought together the verbs in action and suffering ... , that he built all of language on the feeling of human weakness?..."³⁹

Evidemment non. La sensation, la sensation, les expressions de passion sont des qualités qui appartiennent au monde matériel, et les excès autant que les faiblesses qui en découlent ne sauraient être l'attribut du Tout Puissant.

the Language of Man is Divine), Berlin, 1766, p. 21.

³⁶Herder, p. 134.

³⁷Ibid., p. 135.

³⁸Ibid., p. 95.

³⁹Ibid., p. 134

Selon Herder, la richesse d'une langue se mesure à la quantité de ses synonymes; et cette qualité à pour source la déficience de l'homme à interpréter la nature, chaque variante d'un mot représentant un angle d'observation différent dans l'effort d'une raison progressive.

Les partisans de la thèse divine maintiennent, poursuivait Herder, que ces variantes ne sont pas des synonymes. Pourtant, faisait-il remarquer, la langue arabe sémitique abonde en nuances sémantiques: plus de mille mots pour "sabre", deux cents pour "serpents", quatre cents pour "misère", pour ne citer que quelques unes.⁴⁰ Ce qui est bien là la preuve de nombreuses expériences sentimentales, preuve aussi de la dispersion des tribus. Plus tard, lorsque les groupes devinrent plus larges et firent fusion, leurs idiomes s'agglomérèrent en une mer de synonymes. "Such a language is rich because it is poor, because its inventors did not plan enough to grow poor. And we are to believe that the idle inventor of such an outstandingly imperfect language was God?"⁴¹

En support de thèse, Herder examina différents idiomes. Le dialecte cingalais compte douze termes pour "femme"; "vous" subit seize altérations, attribuées suivant le rang et la classe sociale. En thai, "je" et "nous" se traduit de huit façons selon que la servante parle au maître et vice-versa. Les Hurons emploient des verbes différents, suivant qu'ils parlent d'objets animés ou inanimés.⁴²

Traçant ici un vaste tableau historique et psychologique du langage, Herder entendait démontrer une fois pour toutes l'ori-

⁴⁰Ibid., pp. 153-54.

⁴¹Ibid., p. 154.

⁴²Ibid., p. 155.

gine sentiente des synonymes et des abstractions chez différents peuples du globe, ceci lié à leurs coutumes, leur tempérament, et leurs origines, similarités qu'il groupait sous l'étiquette de "voix universelle des nations."⁴³ Comment la raison et le bon sens pourraient nier cette preuve qui se retrouve chez tous les peuples, témoin de l'esprit inventif de la créature humaine? Quelle preuve, par contre, y a-t-il, de l'existence d'un seul mot inventé par Dieu? De plus, " ... is there in any language anywhere a single, pure and universal concept that was handed down to man from Heaven?..."⁴⁴ Cette dernière flèche était, on le conçoit, dirigée vers les rationalistes.

Si Herder s'éleva très fermement contre les supporters de l'origine divine du langage, c'est qu'il croyait indubitablement à une base sentiente, commune à toutes les langues. Ce philosophe n'était cependant pas un esprit séculaire. Dans son ouvrage The Prophets of Paris (Cambridge: Harvard University Press, 1962) Frank Manuel révèle que les idées religieuses de Herder reflétaient l'influence de Leibnitz,⁴⁵ ainsi qu'une croyance en l'existence de lois historiques d'essence téléo-théologique.⁴⁶

L'auteur note également que, pour la pensée allemande, le caractère éclairé du dix-huitième siècle était surtout théologique. Il est donc intéressant de remarquer chez Herder, malgré cette forte influence religieuse, sa position critique, sinon passionnée, à l'égard de l'origine du langage, dans ses efforts pour débarasser celle-ci d'une fausse métaphysique insoutenable dans un siècle scientifique.

⁴³Ibid., p. 158.

⁴⁴Ibid.

⁴⁵Manuel, p. 48.

⁴⁶Ibid., p. 63.

Influence de l'Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines sur
le Ursprung

Quelle est aujourd'hui la valeur du Ursprung? Dans sa critique, Alexander Gode conclut que, compte tenu de l'état embryonique de la recherche linguistique au dix-huitième siècle, la thèse d'Herder révèle "his ultimate insight into the nature and the mystery of language ... and ... turns out, in its philosophical essence, to be timely and possibly timeless."⁴⁷

Mais un autre critique, Hans Aarsleff, a tenu à rétablir, dans son article, "The Tradition of Condillac: The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder,"⁴⁸ la place d'honneur qui selon lui n'est pas détenue par Herder, mais par Condillac, en tant que véritable initiateur du problème de l'origine des langues. C'est en effet Condillac qui, le premier, a posé le problème. Durant des décades cependant, la linguistique moderne persista à voir en Herder l'originateur des idées énoncées dans le Ursprung. Cette position erronée avait pour cause, déclare Aarsleff,⁴⁹ la condamnation que l'intellectualisme du dix-neuvième siècle infligea à l'empirisme rationaliste du siècle précédent. Condillac n'échappa pas lui non plus à la critique, et sa philosophie fut condamnée parce qu'elle apparaissait être une oeuvre fondamentalement matérialiste. Georges Le Roy observera pourtant que rien, dans l'oeuvre de Condillac, ne saurait servir d'appui à une classification

⁴⁷Herder, *Afterward*, p. 176.

⁴⁸Hans Aarsleff, "The Tradition of Condillac: The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder," in Studies in the History of Linguistics, Traditions and Paradigms, ed. Dell Hymes (Indiana

aussi formelle. Et de poursuivre: "La philosophie de Condillac ne ressemble en rien à celle qu'on attribue communément aux hommes du dix-huitième siècle: ce n'est ni un empirisme banal, ni un matérialisme. Au contraire, les analyses où elle se résume aboutissent à un intellectualisme décidé; elles impliquent même un panlogisme d'une rigueur extrême."⁵⁰

Après la parution de son essai, la réputation d'Herder fut telle qu'il fut considéré par les Romantiques comme étant le pilier de la pensée allemande.⁵¹

Il est intéressant de noter à ce point que même aujourd'hui alors que Chomski se plaît à reconnaître l'importance d'Herder, nulle part dans ses investigations il n'est fait mention de l'œuvre de Condillac. Il est donc juste de reconnaître l'effort d'identité accompli par Aersleff pour souligner lequel, de Condillac ou d'Herder, est vraiment celui qui, le premier, a posé le problème. Il apparaît de cette enquête qu'Herder n'a fait que transmettre les notions sur la réflexion et le langage déjà clairement élaborées chez Condillac.

Pourquoi la philologie historique et comparative a-t-elle imposé ce traitement de quarantaine à l'Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines? En premier lieu, donc, l'énorme prestige d'Herder au dix-neuvième siècle, acclamé comme l'un des fondateurs du mouvement Sturm und Drang. D'autre part, l'attitude négative

University Press: 1974), pp. 92-156.

⁴⁹ Ibid. Dans cet article, Aersleff fait une analyse critique de Locke, Condillac, et Herder, en regard de Chomski. Il présente Locke dans une lumière nouvelle, celle du rationalisme et non de l'empirisme comme il est coutume de le voir. Il entend souligner également la méprise dont fait part Chomski en ignorant l'œuvre de Condillac en faveur de celle d'Herder.

des philologues envers la contribution linguistique du dix-huitième siècle: "tout ce qui antérieur au dix-neuvième siècle," dira Grammont, "n'étant pas encore de la linguistique, peut être expédié en quelques lignes."⁵² Et aussi, le jugement négatif de Renan, parlant des philosophes français: "Ils s'attaquèrent aux questions théoriques avant de s'être livrés à l'étude patiente des détails positifs.... La philosophie du dix-huitième siècle avait une tendance marquée vers les explications artificielles, en tout ce qui tient aux origines de l'esprit humain."⁵³ De plus, fait qui semble assez futile mais qui cependant a son importance, le titre de l'Essai ne révèle aucunement sa préoccupation principale, laquelle est axée autour du langage et de ses origines. En fait, presque deux tiers de l'ouvrage est intitulé "De l'origine et des progrès du langage."⁵⁴

Un autre concept non reconnu par les successeurs de Condillac est celui de la linéarité du langage. "Si toutes les idées qui composent une pensée," dit Condillac, "sont simultanées, dans l'esprit, elles sont successives dans le discours: ce sont

⁵⁰Georges Le Roy, La Psychologie de Condillac (Paris: Boivin & Cie, 1937), avant-propos, p. 2. Consulter également Condillac, Oeuvres Complètes, Vol. I, xix-xx et xxiii. Sur la position religieuse et non-matérialiste de Condillac, voir Henri Bedarida, Parme et la France de 1748 à 1789 (Paris, 1928), pp. 412-16.

⁵¹Aarsleff, p. 142.

⁵²Grammont, "Revue des Langues Romanes," 39, p. 439. Egalement cite par G. Harnois dans "Les théories du langage en France de 1660 à 1821," Etudes Françaises, 17 (1929).

⁵³Ernest Renan, "De l'origine du langage," in Oeuvres Complètes ed. par Henriette Psichari, Vol. VIII (Paris, 1958), pp. 9-123. La citation se trouve aux pages 41-42. Cette version est celle, plus étendue, de 1858. La première date de 1838.

⁵⁴Condillac, I, pp. 60-104. Dans l'Essai, pp. 3-118.

donc les langues qui nous fournissent les moyens d'analyser nos pensées."⁵⁵ La linéarité du langage, c'est-à-dire la décomposition de l'expression verbale, se trouvait par conséquent au centre des conjectures sur l'origine et le développement du langage.

Cette atomisation analytique de la pensée faisait également l'objet de la doctrine de la grammaire universelle. Le langage était bien pour Condillac la clé du progrès de la connaissance. Sans lui, sans cette linéarité, l'esprit humain ne se serait pas développé.

"Les progrès de l'esprit humain dépendent entièrement de l'adresse avec laquelle nous nous servons du langage."⁵⁶ Et dans son Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme, il ajoutait:

"L'art de parler n'est donc que l'art de penser et l'art de raisonner, qui se développe à mesure que les langues se perfectionnent."⁵⁷

La primauté du signe dans le développement et dans l'évolution de la pensée est très nettement marquée chez Condillac. Quant à la question de linéarité du langage, elle sera en fait reprise par Saussure dans son Cours de Linguistique générale.

Un des problèmes majeurs qui faisaient l'objet de la grammaire universelle était celui de l'inversion, problème également présent dans l'enquête de Condillac; on le retrouve d'ailleurs à l'heure actuelle dans le concept de structure de surface (surface structure) et de structure de base (deep structure) chez Chomski.

⁵⁵Condillac, I, 436b (Grammaire I, iii). Voir également I, 430a (Grammaire I, i); Logique (1780) I; Condillac, II, 374-78, chs. ii-iii.

⁵⁶Condillac, I, 36b (Essai, I, ii, par. 107).

⁵⁷Ibid., 403a ("Discours préliminaire").

Incidentement, les publications de la Grammaire universelle sont les suivantes: 1660, 1664, 1676, 1679, 1709, 1754. Il est donc facile d'établir un rapprochement entre l'Essai de Condillac et la nouvelle publication de la Grammaire. Les deux ouvrages forment une fusion parfaite; tous deux voyaient dans le langage la condition essentielle pour le développement créatif de la pensée; tous deux acceptaient la nature humaine comme étant uniforme; et enfin, leur but était la compréhension des propriétés universelles du langage.⁵⁸ Cette similarité se distingue cependant par le fait que le rationalisme de Port-Royal était un rationalisme abstrait, partant du concept de la connaissance innée, alors que chez Condillac le rationalisme avait une base empirique. Une fois cette distinction établie, le processus de rationalisation était le même.

Les exemples cités ci-dessus ne servent qu'à souligner la place exacte de Condillac dans l'histoire de la linguistique. Le dix-neuvième siècle a voulu qu'Herder soit la source originale de la doctrine de l'origine du langage, doctrine qui stipule l'étroite fusion de l'esprit, Volksgeist, et du langage, Sprache. Pourtant, dans la seconde partie de l'Essai l'on peut déjà relever des déclarations telles que: "Tout confirme donc que chaque langue exprime le caractère du peuple qui la parle." "De tous les écrivains, c'est chez les poètes que le génie des langues s'exprime le plus vivement." Et "les langues, pour quelqu'un qui les connaîtrait bien, seraient une peinture du caractère et du génie de chaque peuple. Il y verrait comment l'imagination a combiné les idées d'après les préjugés et les passions."⁵⁹

⁵⁸Aarsleff, p. 111.

⁵⁹Condillac, I, 98b, 103b (Essai, II, 1, Pars. 143, 161, 162).

Une différence notoire cependant entre Condillac et Herder est à observer: chez Condillac, le langage se compose de deux éléments distincts: la langue et le parler; alors que chez Herder cette distinction n'existe pas en ce sens que le langage est entendu dans un concept global. Pourtant, dans la deuxième partie du Ursprung, les arguments d'Herder quant à la création du langage offrent un paradoxe. Aarsleff remarque que "Herder holds a doctrine of the mutual development or progress of reason and speech. It would also seem to conflict with Herder's belief that language in the beginning has no grammar, that is, language considered as speech."⁶⁰

Au sujet de la grammaire, Herder avait posé la question suivante:

... how was it possible for a language to exist entirely without grammar? As a mere confluence of images and sensations without coherence and definitions?--Both were cared for: It was a living language. In it the great harmonizing power of gestures provided, as it were, the order and the sphere where things belonged; and the great wealth of delimitations inherent in the vocabulary itself replaces the art of grammar....⁶¹

A l'origine donc, il n'y avait pas de méthode d'atomisation de la pensée. Plus tard, les hiéroglyphes, disposés dans un ordre coherant semblable à l'occurrence naturelle des événements dans la nature, se simplifierent avec la succession des générations. Et de cette progression par étapes naquirent la grammaire et avec elle l'évolution de l'esprit.

The more the art of divination, of surmising coherence from detached signs ... becomes simplified, the more it declines; the more it turns into grammar--and that is the stepwise progression of the human mind.⁶²

Avec le développement de la grammaire vint aussi le développement de l'esprit. D'ailleurs Herder est très clair sur ce

⁶⁰Aarsleff, p. 140.

⁶¹Herder, p. 163.

⁶²Ibid.

point: "Most evident ... is the progress of language through reason and of reason through language..."⁶³ Ce que Aarsleff ne mentionne pas dans sa critique, c'est qu'Herder avait bien spécifié que le progrès mutuel de la raison et du langage n'avait eu lieu qu'à partir du moment où le langage avait pris corps dans une oeuvre d'art, telle un poème par exemple.⁶⁴

Mais on relève également une autre remarque qui semble nier l'affirmation d'Herder: "What was the beginning other than the production of one single word, as a sign of reason?"⁶⁵ Il fallait donc que ce fût le signe qui mit en route l'évolution de la raison. Herder parle ici du langage articulé, qui marque une étape déjà plus avancée dans le développement de la communication, car il existait avant l'expression vocale, un langage intérieur, celui de la réflexion. L'origine du langage pour Herder était plus ancienne que celle du signe articulé; elle remontait au premier acte conscient de la réflexion: et avec lui le premier acte de raison, et conséquemment l'invention du langage.

De commun accord sur le rôle générateur du langage, Condillac et Herder différaient cependant quant à l'émergence de la grammaire. A ce sujet, Condillac avance que

... la lenteur des progrès ne prouve donc pas qu'elles les langues se sont formées sans méthode; elle prouve seulement que la méthode c'est perfectionne [sic] lentement.... Il faut que le système des langues soit, pour le fond, également le même par tout [sic]; par conséquent, toutes les langues ont des règles communes....⁶⁶

Ici se trouvent fusionnées les deux principes de la linguistique générale: structure de base commune à toutes les langues

⁶³Ibid., p. 164. ⁶⁴Ibid. ⁶⁵Ibid., p. 165.

⁶⁶Condillac, I, 435a, (Grammaire I, ii).

qui, dès son origine, possédait un système de grammaire.

Quelle valeur faut-il donc attribuer à la thèse d'Herder? L'on sait déjà par Gode la louange généralement accordée au Ursprung. Peut-être serait-il plus juste de remarquer, après avoir établi Condillac comme étant la source première du problème de l'origine du langage, que si l'essai d'Herder souffre d'un style par trop passionné, ce qui d'ailleurs serait justifié étant donné la rapidité de sa composition, il n'en reste pas moins que la grande fresque historico-psycho-linguistique d'Herder trouve sa justification dans le traitement même des thèmes déjà présents chez Condillac. Herder n'a pas le style méthodique et clair de Condillac. Le grand souffle du Romantisme déjà traverse la prose d'Herder d'où, d'ailleurs, le succès de son essai à l'heure où la froide rationalité française perdait pied sous la poussée teutonique du dix-neuvième siècle.

CONCLUSION

La structure essentielle est dans les recommencements, dans les matins de la culture.

Auzias

A l'heure où la pensée structuraliste impose sur toutes les sciences la primauté du langage dont elles sont imprégnées, quelle valeur faut-il attribuer aux théories linguistiques des dix-septième et dix-huitième siècles?

Après deux siècles pendant lesquels l'empirisme mit en doute toute hypothèse innéiste, il semble que les découvertes contemporaines opèrent à l'heure actuelle un retour au cartésianisme, mais dans un contexte nouveau.

Dans son ouvrage Le hasard et la nécessité où il expose sa philosophie d'un monde sans causalité, le biologiste Jacques Monot se déclare pour l'origine fortuite et l'évolution génétique du langage. Il s'oppose aux partisans d'une origine qui ne devrait rien à l'évolution génétique ni aux besoins de la communication; sur ce point il déclare que

... to maintain that the phenomenon of language attests to an absolute break in evolutionary continuity—that human language has owed nothing whatever, even at the very outset, to a system of various calls and warnings like those exchanged by apes--this would seem to me a rather difficult step to take, and in any case an unnecessary hypothesis....²

¹Jacques Monot, Chance and Necessity, An Essay on the Natural Philosophy of Modern Biology, traduit du français par Austryn Wainhouse (New York: Vintage Books Ed., Oct. 1972).

Voilà donc rejetée l'hypothèse d'Herder d'après laquelle il y aurait eu entre l'animal et l'homme une césure évolutive, hypothèse qui par ailleurs niait aussi l'importance des échanges et des besoins de la communauté dans l'acquisition du langage.³ Un parallèle hypothétique s'impose entre Monot et Condillac, lequel avait aussi vu dans la formation du langage une évolution génétique et le rôle également important de la communication dans le développement de ce phénomène.⁴ A ce sujet, Monot poursuit:

The likeliest hypothesis in my own view is that, appearing very early in our line, the most rudimentary symbolic communication, through radically new possibilities it offered, constituted one of those crucial initial "choices" which are binding upon the future of a species in that they give rise to a new selective pressure. This selection must have favored the development of linguistic ability itself and hence the development of the brain, the organ that serves it.⁵

Leroi-Gourhan dans Le Geste et la Parole⁶ met également l'accent sur l'étroite relation du langage et des besoins de la tribu, et présume que même dans les temps les plus primitifs, la créature humaine avait dû avoir recours au langage pour l'exécution d'activités collectives.⁷

Quant à l'acquisition du pouvoir de l'articulation symbolique, il est permis d'assumer, déclare Monot, que celle-ci fut due à des "modifications neuro-physiologiques," pas nécessairement très grandes, survenues par hasard dans le mouvement perpétuel de la biosphère.

³Voir la présente étude, Chap. III, p. 3.

⁴Ibid., Chap. II, p.

⁵Monot, p. 130.

⁶Leroi-Gourhan, Le Geste et la Parole (Paris: Albin-Michel, 1964.)

⁷Ibid., pp. 131-32.

Condillac était donc sur la bonne piste dans élaboration--bien primitive, car il ne disposait pas des données et des théories scientifiques dont notre époque s'éclaire--d'une évolution génétique du langage, due au hasard, et donnant lieu à une modification du système nerveux. Et de même que Condillac avait insisté sur la force motrice du langage dans le développement de l'intelligence, Monot avance que l'impulse du langage est à la base du développement de l'esprit:

... it is evident that, once having made its appearance, language, however primitive, could not help but greatly increase the survival value of intelligence, and thus create, in favor of the development of the brain, a formidable and orientated selective pressure.... We see as well that the selective pressure engendered by speech was bound to steer the evolution of the central nervous system....⁸

Les empiristes avaient soutenu contre les rationalistes la théorie d'un cerveau vide à la naissance de toute donnée. C'est qu'il ne leur était donné d'analyser, à l'époque, que des faits observables dans des conditions où la science n'était qu'à un stade embryonique. Ils ne pouvaient donc rendre compte que d'une phase de l'épigenèse. De nos jours, il est permis d'avancer, grâce à l'évidence anatomique, que l'acquisition du langage est programmée dans le développement épigénétique du cerveau. Ainsi Monot précise:

It is the acquisition of language in the very course of this epigenesis that makes for its association with the cognitive function--an association so intimate that we find it exceedingly difficult to separate, by introspection, the utterance from the thought it expounds.⁹

Pour la linguistique moderne, le langage est une "superstructure"; c'est-à-dire un système d'expression où les ins-

⁸Ibid., p. 133. ⁹Ibid., p. 135.

titutions, les lois, les arts, la littérature, la pensée philosophique, s'entrecroisent à partir d'une base économique.¹⁰ Cette base est elle-même sujette aux fluctuations d'un processus inconscient de l'esprit humain. Monot se déclare contre cette théorie généralement admise. Le langage n'est pas le produit de la culture. L'étendue et les raffinements de la connaissance trouvent leur raison d'être dans, et à travers, le langage seul. Privée de cet instrument, la cognition est "paralysée", ce qui indique une symbiose très étroite entre le langage et la cognition; et cette symbiose ne peut être que le produit d'une évolution parallèle commencée à l'époque primitive.¹¹

Il semble donc que dans le développement de la créature humaine, le langage ait joué un rôle décisif; et Monot de conjecturer que

... spoken language, when it appeared among primitive mankind, not only made possible the evolution of culture but contributed decisively to man's physical evolution. If these are correct assumptions, the linguistic capacity that declares itself in the course of the brain's epigenetic development is today part of "human nature" itself defined within the genome in the radically different language of the genetic code. A miracle? To be sure, since in the final analysis language too was a product of chance....¹²

Au vingtième siècle, la majorité des savants s'accordent pour donner au langage une origine fortuite. Pourquoi donc parler également d'un retour au cartésianisme? C'est que l'innéisme cartésien se trouve être très à propos dans le contexte neuf de la génétique. Pour Descartes, la connaissance innée des formes

¹⁰Richard et Fernande DeGeorge, ed., The Structuralists: from Marx to Levi-Strauss (New York: Anchor Books, 1972), Introduction.

¹¹Monot, p. 136.

¹²Ibid., p. 137.

géométriques, par exemple, ne faisait aucun doute. Les découvertes scientifiques de notre siècle permettent l'explication de ce phénomène:

... recognitions of geometry are owing to the structure itself of the circuits that filter and recombine the retinal image. Actually, these analysers impose a restrictive grid upon the image, from which they extract certain simple elements. Some nerve cells, for example, respond only to the figure of a straight line sloping down from left to right; others to a line inclined in the opposite direction. Thus it is not so much that a clear geometrical "idea" is conveyed by the image of the object; rather, the sense analyser perceives and re-composes the object out of its simplest geometrical elements....¹³

L'innéisme cartésien apparaît donc, dans la lumière actuelle, comme étant le résultat d'un programme génétiquement déterminé. Monot étend la perception des formes géométriques non seulement à l'homme, mais aussi à l'animal:

There is no doubt either that animals are able to classify objects or relationships between objects according to abstract categories, notably geometrical ones: an octopus or a rat can learn to distinguish such figures as a triangle, circle, or square, and recognize them unflinchingly by their geometrical features, regardless of size, orientation, or the coloring of the real object presented to them.¹⁴

Serait-ce à dire que la "table rase" des empiristes reposait sur un concept totalement erroné? Monot répond:

It is perfectly true that in living beings everything, including genetic innateness, comes from experience, whether it be the stereotyped behavior of bees or the innate framework of human cognition.¹⁵

Cependant, la connaissance qui vient de l'expérience ne se répète pas avec chaque nouvelle génération. Dans ce sens, il n'y a donc pas de table rase. La connaissance est le produit

¹³Ibid., p. 152. Monot fait aussi référence à D. H. Hubel et T. N. Wiesel, "Journal of Physiology," 148 (1959), pp. 574-91.

¹⁴Ibid., p. 151. ¹⁵Ibid., p. 154.

d'une expérience accumulée au cours de l'évolution génétique de l'espèce, évolution due au hasard et à la sélection naturelle. Quant au cerveau, c'est également par un fait du hasard qu'il aurait été doté d'un organe propre à performer des fonctions spécifiques telles que, poursuit Monot,

... to give a representation of the material world adequate for the performances of the species; to furnish a framework permitting efficient classification of the otherwise unusable data of objective experience; and even, in man, to simulate experience subjectively so as to anticipate its results and prepare action....¹⁶

Simuler. Là est la caractéristique de base du cerveau humain. Là se trouve la clé des fonctions cognitives sur lesquelles reposent le langage. Monot remarque que la faculté de simuler n'est pas seulement particulière à l'homme, mais elle l'est aussi à l'animal. Ainsi, le chien qui manifeste sa joie lorsqu'il voit son maître se préparant à sortir, simule, c'est-à-dire qu'il anticipe, une promenade. Plus tard, en rêve, il revivra les événements de la promenade, faisant là aussi acte de simulation. Mais alors que chez l'animal, ainsi que chez le jeune enfant, cette simulation reste au stade de réflexe, chez l'homme elle revêt un caractère abstrait et devient ainsi une fonction créatrice. "This is what is reflected," dit Monot "by the symbolism of language which, transposing and summarizing its operations, recasts it in the form of speech."¹⁷ Tous les animaux, cela s'entend, ont des expériences subjectives, mais seul l'homme possède la faculté de les verbaliser.

Comment l'innéisme cartésien trouve-t-il sa place, au

¹⁶Ibid. ¹⁷Ibid., p. 155.

vingtième siècle, dans la "linguistique générale"--étiquette moderne pour la "grammaire générale"? Tout comme Descartes avait insisté sur une distinction fondamentale entre le corps et l'esprit, la linguistique cartésienne assume deux aspects fondamentaux du langage: une structure de surface et une structure de base.¹⁸ En cette distinction consiste la théorie de Chomski qui entend arriver à des conclusions anti-empiriques et anti-behavioristes sur la nature de l'esprit humain.¹⁹

La structure de surface se définit par le sens apparent d'une phrase. Ce sens peut, cependant, révéler quelque ambiguïté qui vient non pas des mots simples, mais de la structure syntaxique. For exemple:

I like her cooking. (structure de surface)

Suivant Chomski, cette phrase peut être interprétée de quatre façons différentes. C'est ce sens caché qu'il appelle surface de base. La phrase ci-dessus peut présenter les interprétations suivantes:

I like her cooking.

I like what she cooks.

I like the way she cooks.

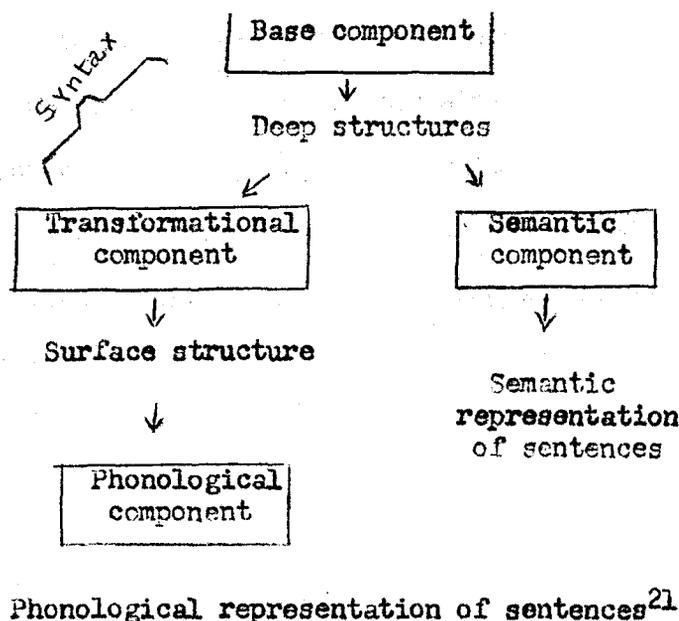
I like the fact that she cooks.

I like the fact that she is being cooked.²⁰

La structure de surface serait donc l'aspect extérieur du langage, semblable au monde matériel, et la structure de base son aspect inné, c'est-à-dire le monde caché de Descartes, là où règne l'esprit. Chomski n'est nullement l'innovateur de cette théorie. Dans son étude Cartésian Linguistics, tout un chapitre

¹⁸Noam Chomski, Cartesian Linguistics: A Chapter in the History of Rationalist Thought (New York & London: Harper & Row, 1966), p. 32.

est réservé au concept de la structure de surface et de base où il cite de nombreux exemples d'analyse structurale relevés dans la Grammaire de Port-Royal. Mais si la grammaire philosophique a insisté sur une structure fondamentale, elle n'a pas élaboré sur le mécanisme qui relie la structure de base à la structure de surface. Et c'est précisément dans l'élaboration de ce mécanisme que Chomski a à la fois renouvelé l'intérêt dans une linguistique générale et effectué une révolution dans l'étude de la syntaxe. Ci-dessous, est la représentation graphique de la théorie du langage telle que la conçoit Chomski.



Alors que Grammont avait déclaré, comme il a déjà été mentionné, que "tout ce qui est antérieur au dix-neuvième siècle

¹⁹John Searle, "Chomski's Revolution in Linguistics," On Noam Chomski: Critical Essays, ed. per Gilbert Harman (New York: Anchor Books, 1974), p. 2.

²⁰Ibid., p. 5.

²¹Ibid., p. 14.

n'étant pas encore de la linguistique, peut être expédié en quelques lignes,"²² Chomski a le mérite d'avoir compris l'orientation universelle de la Grammaire et la portée de l'esprit rationaliste dont elle s'était imprégnée. Aussi est-ce dans le but à la fois apologique et convainquant qu'il déclare,

... the universal grammarians of the Seventeenth and Eighteenth centuries have made a contribution of lasting value by the very fact that they posed so clearly the problem of changing the orientation of linguistics from "natural history" to "natural philosophy" and by stressing the importance of the search for universal principles and for rational explanation of linguistic fact, if progress is to be made toward this goal....²³

Ainsi, la présente étude arrive, avec la figure rationaliste de Chomski, au terme de son enquête périphérique. La grammaire générale du dix-septième siècle trouve sa raison d'être dans la linguistique générale du vingtième siècle. Grâce aux nouvelles données scientifiques, grâce à l'investigation rationnelle de linguistes tels que Chomski, le vingtième siècle est le siècle de la reconnaissance sur lequel règne l'esprit analytico-géométrique de Descartes.

²²Voir note du Chap. III de la présente étude.

²³Chomski, p. 59.

BIBLIOGRAPHIE

- Aaron, Richard I. John Locke. 3rd ed. Oxford: Clarendon Press, 1971.
- Aarsleff, Hans. "The Tradition of Condillac: The Problem of the Origin of Language in the Eighteenth Century and the Debate in the Berlin Academy before Herder." Studies in the History of Linguistics, Traditions and Paradigms, ed. Dell Hymes. Indiana University Press, 1974, pp. 92-156.
- Adam, Antoine. Le Mouvement Philosophique dans la Première Moitié du XVIII^e Siècle. Paris: Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1967.
- Bailly, A. Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal. Geneva: Slatkine Reprints, 1968.
- Beck, L. J. The Method of Descartes. Oxford: Clarendon Press, 1964.
- Bedarida. Parme et la France de 1718 à 1789. Paris: 1928.
- Broadie, Frederick. An Approach to Descartes' 'Meditations'. London: The Athlone Press, 1970.
- Condillac, Etienne Bonnot, Abbe de. An Essay on the Origin of Human Knowledge. Traduit en anglais par Thomas Nugent. Gainesville, Florida: Scholars' Facsimiles & Reprints, 1971. Les références employées dans la présente étude peuvent être facilement retrouvées dans n'importe quelle édition des œuvres de Condillac.
- Descartes, René. Oeuvres Complètes. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1953.
- Donze, Roland. La Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal. 2nd ed., rev., 1967; rpt. Berne: Francke, 1971.
- Grammont. "Revue des Langues Romanes," 39, p. 439.
- Hurlbutt III, Robert H. Hume, Newton, and the Design Argument. Lincoln: University of Nebraska, 1965.
- _____, Johann Gottfried Herder. Essay on the Origin of Language. New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1966.
- Lefevre, Roger. Condillac ou la joie de vivre. Imprime en France, Editions Seghers, 1966.

Le Roy, Georges. La Psychologie de Condillac. Paris: Boivin & Cie, 1937.

Locke, John. Essay Concerning Human Understanding. 2 vols. Ed. A. C. Fraser. 2nd ed., 1959; rpt. New York: Dover Publications, Inc., no date.

Manuel, Frank E. The Prophets of Paris. Cambridge: Harvard University Press, 1962.

Renan, Ernest. "De l'origine du langage," in Oeuvres Complètes, ed. Henriette Psichari, vol. VIII. Paris: 1958.